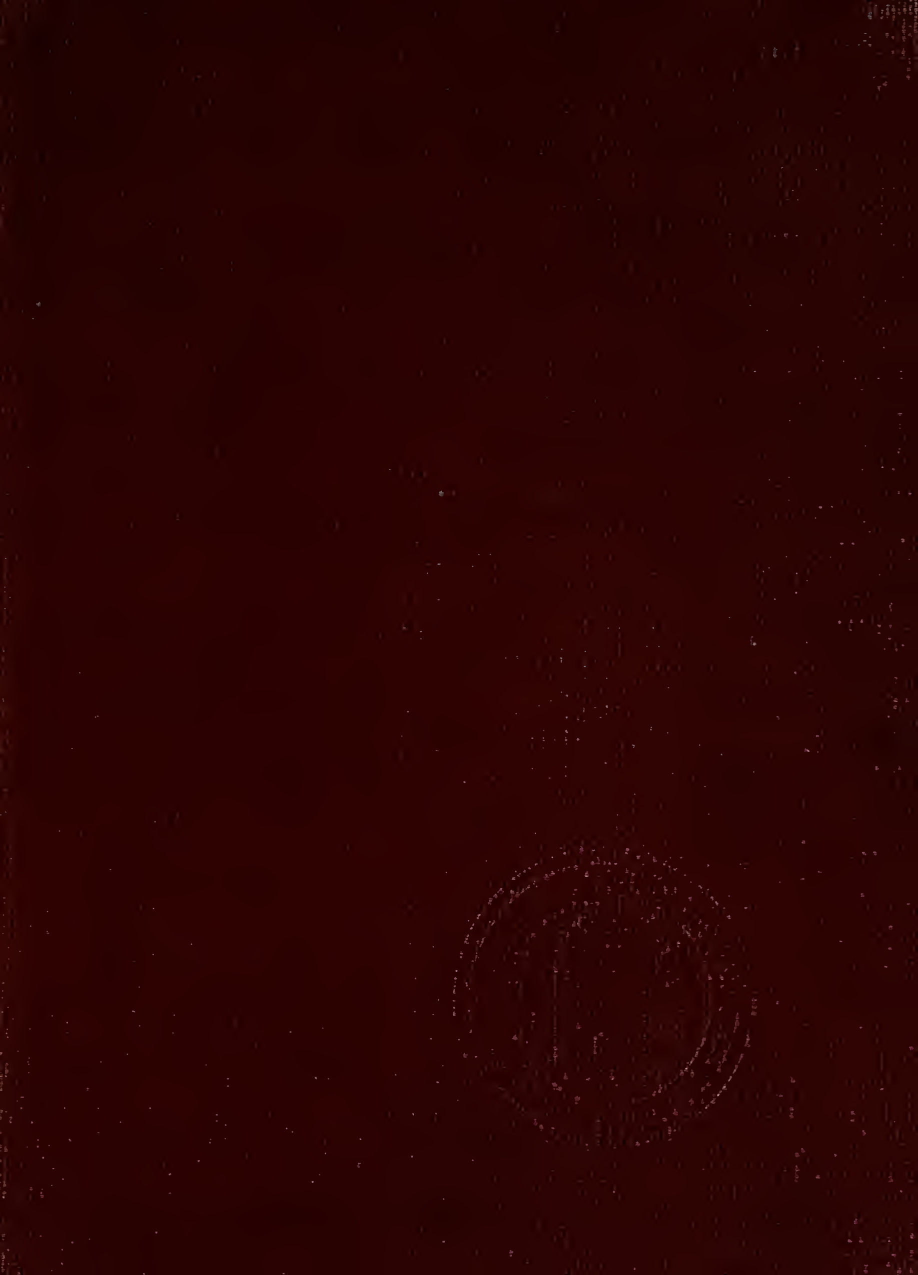
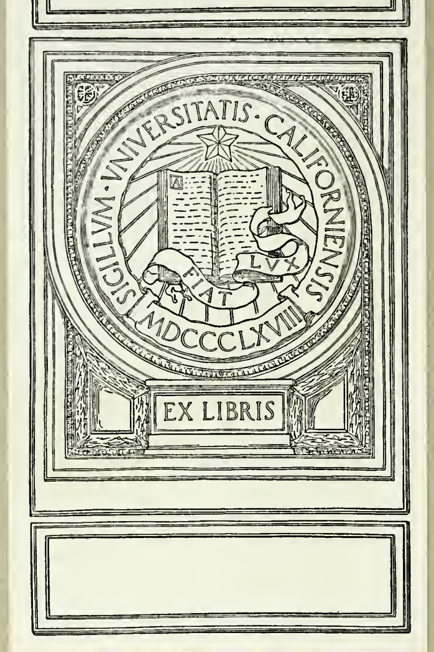



UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


CAMILLE MAUCLAIR
LA PROVENCE
B. ARTHAUD
ÉDITEUR. GRENOBLE

LA PROVENCE

DU MÊME AUTEUR

—

Chez le même éditeur :

NAPLES L'ÉCLATANTE

L'ART ET LE CIEL VÉNITIENS

LA NORMANDIE

LE MONT SAINT-MICHEL

AU SOLEIL DE PROVENCE

IMAGES ROMAINES

Chez d'autres éditeurs :

LE CHARME DE VENISE

LE CHARME DE BRUGES

ASSISE

VERSAILLES

VÉRONE ET LE LAC DE GARDE

SOUS LE CIEL DE FLORENCE

ROME

FÈS, VILLE SAINTE

MARRAKECH

RABAT ET SALÉ

Pour paraître :

ATHÈNES

TUNIS ET KAIROUAN

CAMILLE MAUCLAIR

LA PROVENCE

Couverture de Paul Bret

Ouvrage orné de 252 héliogravures

B. ARTHAUD
ÉDITEUR
GRENOBLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

De cet ouvrage, le cinquante-deuxième de la collection « Les Beaux Pays », *il a été tiré 225 exemplaires sur vélin à la forme des Papeteries de Rives, numérotés de 1 à 225.*

—

Les photographies de ce livre ont été obtenues avec objectifs Som Berthiot



Arles. Les Alyscamps.



Campagne provençale.

INTRODUCTION

Il est toujours difficile de délimiter une région. Ses frontières, établies arbitrairement par la politique, ont été souvent modifiées au cours des siècles, selon les changements de régime. Elles ne sauraient circonscrire l'âme locale, qui résulte du climat, de la langue, des mœurs. Il y a là des passages subtils, que rien ne saurait définir exactement.

Qu'est-ce que la Provence ? Le voyageur ne s'y trompe point, son seul sentiment le guide. Lorsqu'il a quitté Paris par une nuit froide et triste, lorsqu'il est, à l'aurore, éveillé dans son wagon par une lueur rose et un air tiède, lorsqu'il voit les premiers « mas » aux toits de tuiles décolorées par le soleil, les premiers ifs de velours sombre ponctuant les premiers oliviers de velours

gris, il sait qu'il est entré en Provence, et qu'un profond changement s'est accompli dans la nature.

A quel moment ? On s'accorde généralement à indiquer ce défilé de Donzère où, après le Lyonnais, Valence, le Vivarais, le Rhône est presque étranglé entre de hautes falaises rocheuses. Le fleuve redevient large et libre, il descend avec majesté vers le sud. Donzère n'est pas encore la Provence, mais désormais celle-ci sera annoncée de plus en plus, jusqu'à Orange où régnera sans conteste, enfin, le charme provençal.

Comment donc jalonner le domaine que nous allons parcourir ? Prenons une carte. Nous tracerons une ligne idéale. Elle sera d'abord celle du Rhône lui-même, de Donzère jusqu'à ce delta où le grand fleuve se perd confusément. Puis, nous tournerons vers l'est, et la mer nous guidera. Les Saintes-Maries, Marseille, la presqu'île d'Hyères et les Iles d'Or, Toulon, Saint-Tropez, Fréjus. Là, nous quitterons la mer, car la Côte d'Azur commence. C'est dans l'intérieur des terres, par les monts des Maures, Draguignan, Grasse, Vence, que notre jalonnement se continuera. Il s'infléchira ensuite au nord, par la haute vallée varoise, Puget-Théniers, Digne, Sisteron : et de là, laissant à droite le Dauphiné, notre ligne rejoindra Vaison et Orange par la vaste plaine que domine la cime isolée du Mont Ventoux.

Voilà à peu près le circuit provençal. Mais comment ne pas se défier de classifications trop strictes ? Il est convenu par exemple que le Rhône est la grande artère. Tout ce qui est sur sa rive gauche est Provence : rien de ce qui est sur sa rive droite. Ce sera un autre pays, le Languedoc. Ainsi le veulent les géographes. Et cependant, Beaucaire, de l'autre côté du pont fameux, est aussi provençal que Tarascon. Villeneuve a beau être dans le Gard, comment l'isoler d'Avignon dont il complète le merveilleux paysage ?

De ce pays quel est le caractère physique ? On pourrait dire l'âpreté, si tout n'y était, comme dans l'Attique, adouci, égayé, idéalisé par une lumière divine. A l'est du Rhône, ce sont des plaines, comme celle où s'élève subitement le Mont Ventoux, et ces plaines de vignes et d'oliviers s'étendent jusqu'aux premiers contreforts des Alpes Dauphinoises. Parfois le sol se plisse, et ce sont des collines parallèles, des montagnes en miniature, que seule l'imagination d'un Tartarin pourrait grandir, chaîne des Alpilles, monts du Lubéron, massif de la Sainte-Baume, recélant d'ailleurs des sites pittoresques et charmants, comme la vallée du Verdon, l'hémicycle des hauteurs qui encerclent Toulon, les monts des Maures, et ces premiers paliers des Alpes Maritimes qui portent Draguignan, Grasse, Castellane, et s'élèvent de plus en plus jusqu'à Puget-Théniers, Digne ou Sisteron. Les rivières qui traversent la zone provençale sont presque toutes de peu

d'importance, comme la Sorgue, née à Vaucluse, l'Eygues, l'Ouvèze, l'Huveaune, le Coulon, l'Arc, le Gapeau, l'Argens. Une seule compte, c'est cette Durance qui, grossie de l'Ubaye, du Buech, du Verdon, descend des hautes régions du col de l'Argentière comme un torrent furieux et coupe en deux toute la Provence avant de se jeter dans le Rhône au-dessous d'Avignon. Il y a des régions absolument arides, comme la plaine de la Crau qui est une petite Arabie Pétrée. Il y en a d'autres qui ne sont ni eau ni terre, comme la Camargue comprise entre le grand et le petit Rhône, et la zone de l'étang de Berre délimitée par le golfe de Fos, Saint-Chamas et la banlieue de Marseille. Ce sont des lagunes, des salines, qui rappellent étrangement le littoral vénitien de Torcello à Ravenne. Tout cela est lumineux, varié, captivant, mais toujours pauvre en somme : beaucoup de pierrailles embaumées par le thym, et la fameuse définition de la Provence, « gueuse parfumée », est profondément vraie.

Le Rhône, qui s'est élancé depuis Lyon avec une si puissante majesté jusqu'à Arles, y brise lui-même son effort : il se divise en deux branches, il s'embarrasse dans les alluvions énormes qu'il charrie, et s'il atteint la mer, c'est sans force, en se diluant dans des marécages. On peut dire qu'à Arles le Rhône est fini : et d'ailleurs, autrefois, il s'y terminait réellement, et Arles était un grand port. Toute la région comprise entre Aigues-Mortes, Arles et Martigues représente un recul progressif de la mer, un lent affleurement des limons apportés par le grand fleuve provençal, comme au fond de l'Adriatique ou sur les côtes des Pays-Bas. De là des analogies de destins : Arles a langui exactement pour les mêmes raisons que Bruges. L'ensablement, l'envasement l'ont tuée. Et l'invention des chemins de fer, ruinant la batellerie rhodanienne jadis si importante, a achevé l'œuvre commencée par la nature. Le Rhône fut une vaste route qui, aujourd'hui, ne sert plus de rien, et des cités comme Beaucaire, dont les foires comptaient parmi les plus fameuses de l'Europe, sont déchues pour toujours. Ce qui fut, d'Avignon à la mer, le foyer d'énergie et de richesse provençales, a cessé de compter. La vie, l'opulence économique sont à Marseille, et dans l'étonnante fortune qu'a faite, depuis un demi-siècle, le littoral de Marseille à Saint-Raphaël ou, si l'on veut, jusqu'au Var. Mais un vrai Provençal dira toujours que là nous sortons de sa patrie. Au delà de Fréjus, c'est le pays de Nice.

Cette Provence, donc, si heureuse sous sa lumière, est pauvre, et on peut le dire sans l'offenser, car elle est fière d'être pauvre. Elle revendique une tout autre richesse que celle du sol, une richesse spirituelle, une royauté d'art. Héritière du génie de Rome, couverte des vestiges grandioses de l'architecture et de la statuaire romaines, elle a nourri une race sobre, intelligente, vivace, qui conserve la frugalité, la liberté et la fierté antiques. Elle a eu une

histoire passionnante, elle a eu ses rois et ses princes, elle a donné asile durant trois quarts de siècle aux papes du grand schisme. Tout cela a passé. Ce qui est resté, c'est le don de poésie, qui ennoblit tout ce qui est provençal. C'est la défense de la langue chantante et merveilleuse. C'est le charme indicible des sites et des mœurs. Ce sont ces impondérables que la puissante personnalité de Mistral, résistant à la francisation sans jamais offenser la nécessaire unité nationale, a su aimanter pour sauver les valeurs de spiritualité purement latine que la conquête de César avait apportées en terre gauloise, et qui se juxtaposèrent aux valeurs grecques primitives, puis au christianisme.

Ces valeurs, nous les trouverons partout au cours de ce livre. Le voyageur qui se borne à aller chercher le soleil « dans le Midi », et qui a pu sourire parfois des excès d'imagination, des démonstrations un peu bruyantes du félibrige, ne songe pas toujours assez aux profondes origines gréco-latines, aux grandeurs silencieuses qui inspirent cette race et lui donnent cet orgueil d'ailleurs toujours cordialement ingénu.

Si l'ancien rôle politique de la Provence ne peut ni ne doit renaître, son rôle spirituel reste éminent.

Nulle part en France on ne contre-balance plus justement, au nom de l'histoire, un centralisme abusif : nulle part les bienfaits du soleil ne donnent mieux l'idée de la latinité qui affina notre patrie, et l'avant-goût des grâces italiennes — à tel point que tout artiste pour qui le mot Beauté a encore un sens ne peut qu'avoir, même s'il est né dans le Nord, le culte provençal dans un repli de son cœur.



Pont-Saint-Esprit. Le pont.

LA VALLÉE DU RHÔNE

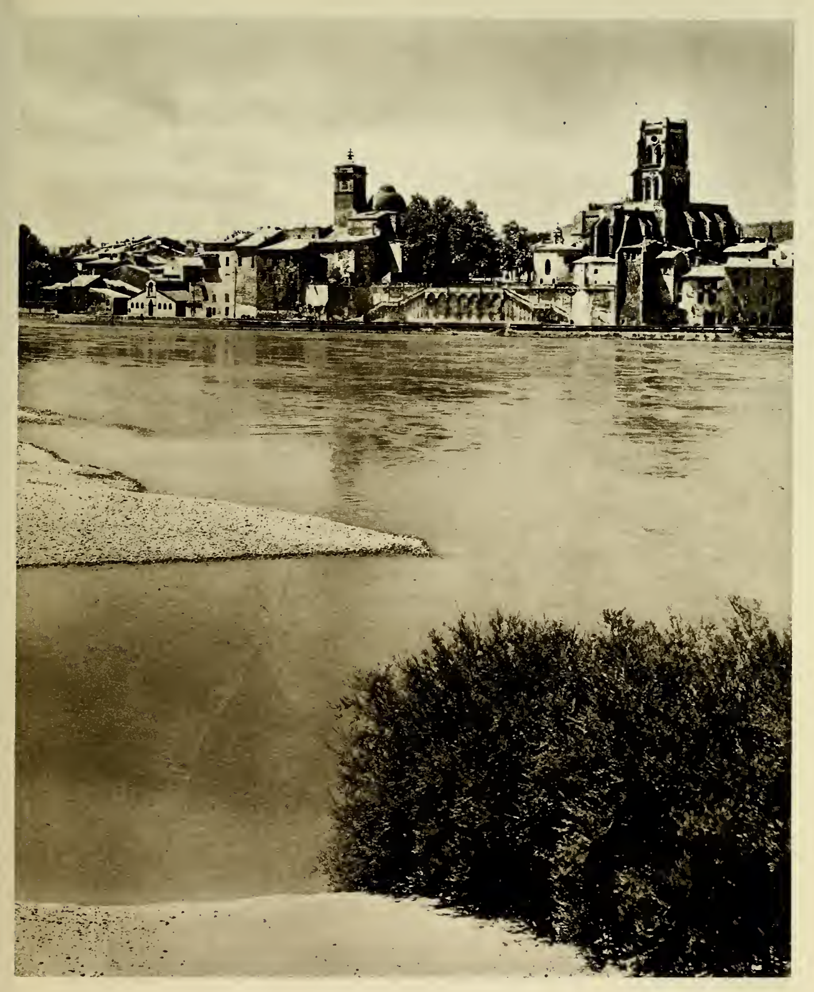
DE DONZÈRE A AVIGNON

FRÉDÉRIC Mistral, qui a consacré au fleuve sacré de sa petite patrie un de ses grands ouvrages, *Le Poème du Rhône,* considérait avec raison Pont-Saint-Esprit comme la véritable « porte d'or » de la Provence lorsqu'on descend du Nord. Le défilé de Donzère, en effet, n'est qu'un jalon géographique. Avant lui, il y a une zone qui échapperait à toute classification si on ne convenait de l'appeler simplement et assez vaguement « rhodanienne ». De Lyon à Tournon, par Vienne, on est encore dans le Lyonnais : on

passe ensuite, par Valence et Viviers, dans la région ardéchoise, et du train qui longe le fleuve on voit assez près, à l'ouest, les monts du Vivarais, les profils des Cévennes, la terre languedocienne. De Donzère jusqu'à Pont-Saint-Esprit le paysage ne se modifie guère, et reste encore d'un caractère mixte. On est « dans le Midi », on n'est pas encore « en Provence ». On voit de petites cités, intéressantes d'ailleurs, parsemer ce qui est encore, vers l'est, la plaine dauphinoise. Les gens parlent un dialecte quasi provençal. Mais après l'embouchure limoneuse de l'Ardèche apparaît le pont majestueux et vénérable qui fut durant des siècles le seul après celui d'Avignon, qui reliât les deux rives du Rhône, depuis Lyon. Ce furent les « frères pontifes », les religieux bâtisseurs de ponts, qui osèrent l'édifier de 1265 à 1309, sur une longueur d'un peu plus de neuf cents mètres, et si solidement qu'après tant de siècles dix-neuf arches sur vingt-cinq sont encore intactes. La science moderne nous a tellement habitués aux tours de force de la métallurgie et de la construction que nous ne pouvons plus guère, sans un rejet de notre imagination dans le passé, nous figurer l'importance immense qu'avait,



Vignes et oliviers



Pont-Saint-Esprit.

dans l'antiquité ou les temps médiévaux, la construction d'un pont, la victoire qu'elle représentait sur la nature, le génie qu'exigeait l'emploi de moyens primitifs, la vie qu'elle apportait à toute une région. Là où

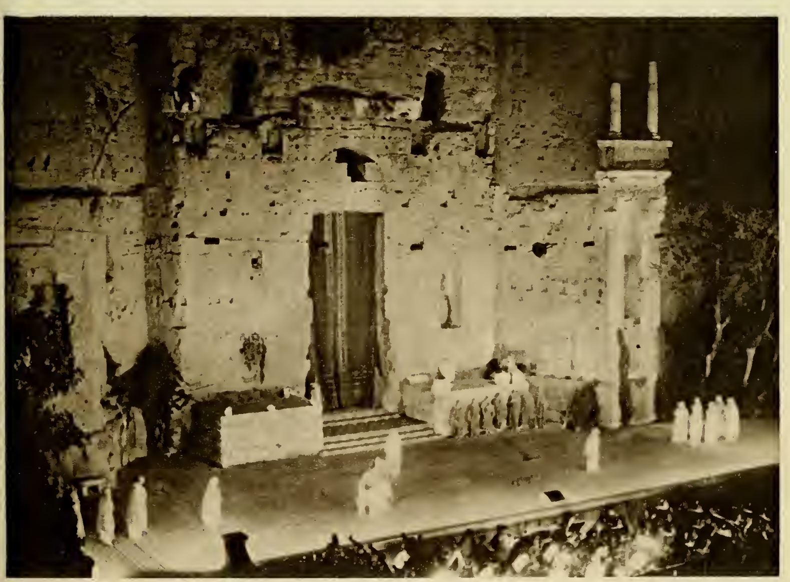


Objectif Som Berthiot

Orange. L'Arc de Triomphe.

l'on créait un pont, il fallait créer une fortification pour en protéger l'accès, et une cité se créait presque toujours autour de cette première œuvre défensive. Il fallait franchir bien des lieues pour arriver à ces ponts, ils étaient fameux, leur possession était très convoitée : qui les tenait, tenait toute une province. Celui qui nous ouvre la Provence reste donc célèbre : les moines qui le bâtirent selon les méthodes de la vieille Rome y placèrent une chapelle dédiée au Saint-Esprit, d'où le nom de la coquette et archaïque cité qui dresse sur la rive les silhouettes de ses deux églises, Saint-Saturnin la gothique et Saint-Esprit la romane.

Les oliviers sont déjà apparus, mais clairsemés, petits, encore timides : ils ne cesseront plus désormais de grandir et de faire partie du paysage. L'air devient plus doux, plus lumineux, et on commence de sentir cette odeur de lavande et de thym qui nous hantera toujours dans notre voyage, et qui est l'odeur elle-même de « la gueuse parfumée ». A notre gauche se profile déjà dans la plaine vaporeuse la cime isolée du Ventoux pyramidal, dont les neiges brillent au soleil, et qui apporte ici un dernier souvenir des grandes Alpes. Et nous arrivons bientôt à Orange.



Représentation au théâtre d'Orange, la nuit.

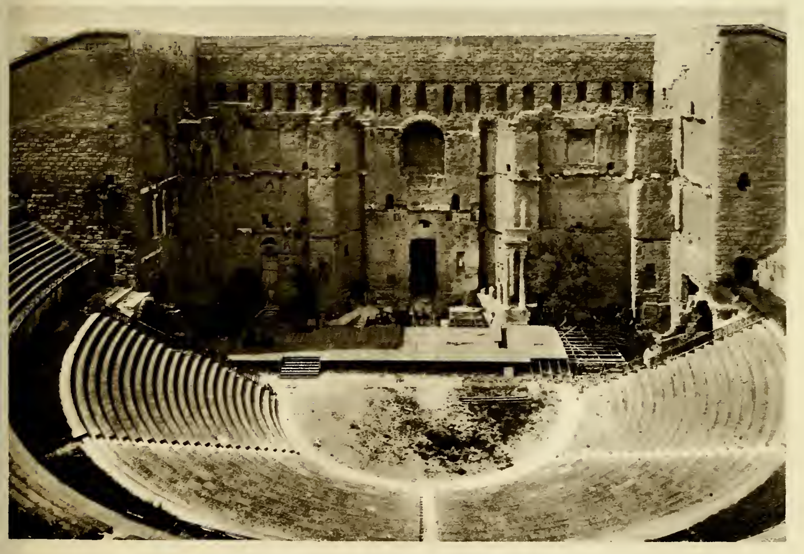


Orange. Façade du théâtre.

On peut dire que d'Arles à Lyon le Rhône a été une sorte d'autre « Voie Sacrée » où les Romains ont marqué les étapes de leur avance civilisatrice, méthodiquement, par des thermes, des théâtres, des arcs de triomphe, des aqueducs, des basiliques et des temples, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire en Espagne, en Asie Mineure, dans l'actuelle Roumanie, et partout où ils ont étendu leur emprise. Le monument, pour eux, consacrait la possession, et cette idée a été reprise plus tard par les grands bâtisseurs du christianisme triomphant. Dès 124 avant J.-C., les Massaliotes menacés par les Arvernes et les Allobroges, les peuplades de l'Auvergne et du Dauphiné, avaient demandé le secours des Romains. Dès 118, ceux-ci organisaient leur pénétration pacifique en remontant le fleuve jusqu'à Vienne, et ils constituaient la province transalpine, la « Provence », destinée bientôt à s'étendre de l'Hérault à Nice, de Marseille à Genève, des Cévennes et des Pyrénées aux grandes Alpes. L'œuvre faillit être détruite par la sauvage invasion des Teutons et des Cimbres en 102 : Marius les brisa auprès d'Aix et à Verceil, et la Provence romanisée redevint une base d'opérations si solide que César, de 58 à 52, s'y appuya pour conquérir le centre et le nord de la Gaule celtique. Alors,

aux privilèges du droit latin et des alliances, succéda pour les colonies transalpines le régime unifié de l'Empire, assurant trois siècles de *pax romana*, de prospérité, de développement architectural. La vallée rhodanienne devint le prolongement naturel de l'Italie, jusqu'aux heures tragiques où déferla le flot des Barbares. Nulle part Rome ne prodigua davantage les marques de sa puissance protectrice qu'en cette région qui s'était aisément donnée à elle, et qu'elle aimait. Et l'empreinte fut si forte qu'après les quelques siècles ténébreux qui suivirent la catastrophe impériale, lorsque le génie chrétien réveilla enfin le sens plastique, les édifices de l'art religieux provençal s'inspirèrent directement de l'architecture païenne.

Celle-ci a laissé un peu partout des merveilles dont la puissance massive, les proportions énormes, nous font mesurer l'importance de villes aujourd'hui déchues. Aucune de ces villes n'offre plus qu'Orange un contraste entre cette importance, sans laquelle de telles constructions seraient inexplicables, et l'ensommeillement actuel. Qu'est-ce qu'Orange aujourd'hui ? Une toute petite cité comptant dix mille âmes. C'était l'*Arausio* des Romains; au moyen âge, ce fut un comté, puis une principauté, qui passa à la maison de Nassau-Dietz, laquelle finit par



Orange. Intérieur du théâtre.

régner en Hollande et dont les héritiers portent encore le titre français de princes d'Orange. Cela dura ainsi jusqu'à la fin du XVII[e] siècle où Louis XIV s'empara de la ville, réunie définitivement à la couronne par une clause du traité d'Utrecht. Or, dans cette bourgade, il y a deux vestiges qui la rendent célèbre, et vénérable dans le monde entier. Il y a l'arc de triomphe et le théâtre. Qu'on ait la chance d'aborder l'arc non par les rues maussades mais par la grande route de Lyon, on restera saisi d'admiration devant ce chef-d'œuvre qui rivalise avec les arcs de Constantin et de Septime Sévère au Forum de Rome. Cette masse de vingt-deux mètres sur vingt, percée de trois voûtes, est, avec ses colonnes corinthiennes, ses caissons décorés, son attique peuplée de multiples figures, un magnifique morceau de sculpture décorative dont la silhouette se détache sur la campagne. Quant au théâtre, il est formidable. On a évidé toute une colline pour le construire, colline où l'on trouve encore au sommet, avec une banale statue de la Vierge, les débris du château des princes d'Orange. Le mur de fond, haut de trente-six mètres, long de cent trois mètres, n'ayant pour tous ornements que des arcades aveugles, est une des créations qui peuvent le mieux faire comprendre l'amour des Romains pour l'entassement des blocs et la vertu des lignes géométriques. Le mur de scène, lui, était orné d'une quantité de colonnes de marbre,



Vaison-la-Romaine. Maison des Messii.

et on en voit encore les vestiges, ainsi que les points d'attache qui soutenaient le velum lors des représentations. Sept mille spectateurs pouvaient s'asseoir sur les gradins en partie refaits. On a eu bien peu à faire appel à l'illusion lorsqu'on a décidé, il y a bien plus d'un demi-siècle, de rendre la vie à ce lieu auguste, d'en refaire un théâtre national. Après dix-huit cents ans, la foule y est revenue, dans les belles soirées claires, entendre la tragédie classique restituée dans son véritable cadre. Et lorsque Mounet-Sully ou Mme Bartet, illustres entre les illustres, y sont apparus pour évoquer Œdipe ou Antigone, on a eu vraiment le sentiment d'une extraordinaire synchronie. Le théâtre d'Orange est devenu une des gloires de la France, et un lieu de pèlerinage international pour les milliers d'êtres qui, heureusement, sont encore capables de donner un sens à la Beauté et d'en éprouver le désir.



Orange. Ruines du gymnase.

Sans doute, est-ce pour la garnison romaine fort importante — on dégage actuellement sur la colline Saint-Eutrope les restes d'un énorme



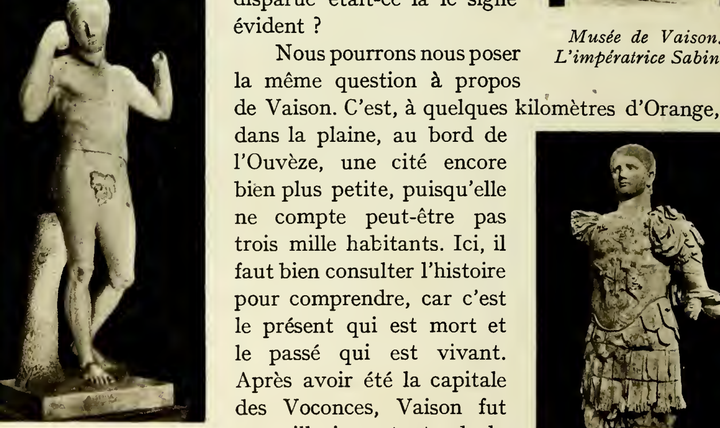
Vaison.
Chapiteau du cloître de la cathédrale.

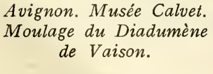
camp romain — plutôt que pour la peuplade obscure et sans doute grossière des Cavares, que Rome a pris soin d'ériger un monument pareil, aussi imposant que ceux de la Ville Eternelle elle-même, et faisant songer à la Basilique de Constantin ou au Colisée ? Encore ne donnait-on là que des représentations de tragédies et de comédies, servies d'ailleurs par une science de l'acoustique d'une remarquable ingéniosité. La scène auguste où l'on nous convie à entendre Eschyle et Sophocle n'a jamais été souillée de sang et profanée par les cris impurs de la basse plèbe. On met à jour, tout auprès, les restes d'un vaste cirque et d'un gymnase. De quelle prospérité à jamais disparue était-ce là le signe évident ?



Musée de Vaison.
L'impératrice Sabine.

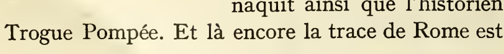
Nous pourrons nous poser la même question à propos de Vaison. C'est, à quelques kilomètres d'Orange, dans la plaine, au bord de l'Ouvèze, une cité encore bien plus petite, puisqu'elle ne compte peut-être pas trois mille habitants. Ici, il faut bien consulter l'histoire pour comprendre, car c'est le présent qui est mort et le passé qui est vivant. Après avoir été la capitale des Voconces, Vaison fut une ville importante de la Gaule narbonnaise. Burrhus, le précepteur de Néron, y naquit ainsi que l'historien Trogue Pompée. Et là encore la trace de Rome est





Avignon. Musée Calvet.
Moulage du Diadumène de Vaison.





Musée de Vaison. Statue d'empereur.



Objectif Som Berthiot

Vaison-la-Romaine. Cloitre de la cathédrale.



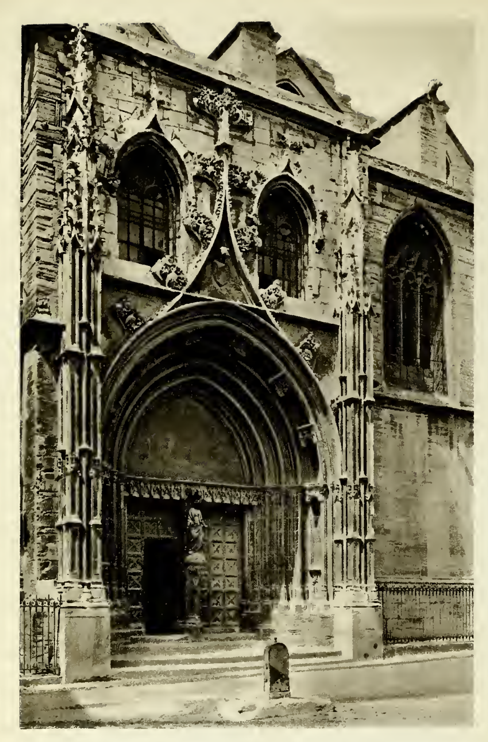
Vaison. Chapiteau du cloître de la cathédrale.

considérable. Il y a le pont à la fois élancé et trapu qui franchit la jolie rivière. Il y a le théâtre, bâti au premier siècle de notre ère, réparé au troisième, détruit au cinquième, et récemment dégagé, restauré, refait, pour donner quelques représentations classiques comme à Orange. Ce théâtre était aussi creusé dans une colline, et il avait près de cent mètres de diamètre, on y voit encore les trappes de la machinerie. Il y a des restes de maisons romaines, avec fresques et mosaïques, qui font penser à Ostie et à Pompéi. Il y a, surtout, les admirables statues recueillies au petit musée municipal. On les trouva dans les fondations du théâtre et de diverses maisons. En 1862, le British Museum a acquis la célèbre statue du Diadumène. Mais Vaison a conservé des morceaux non moins admirables comme les effigies de l'impératrice Sabine et de l'empereur Hadrien dressé dans sa nudité héroïque, l'effigie mutilée de Tibère, le superbe empereur cuirassé dont le torse est un chef-d'œuvre, la belle et émouvante tête laurée, et des

Vaison-la-Romaine. Pont romain sur l'Ouvèze.



Vaison-la-Romaine. La ville haute. L'Ouvèze et le château des comtes de Toulouse.



Cathédrale de Carpentras. La Porte Juive.

bustes de personnages municipaux, et des fragments de bas-reliefs. Ces richesses attestent ce que dut être Vaison aux temps romains. Plus tard, une petite cité épiscopale s'y juxtaposa, et le christianisme y plaça une jolie cathédrale avec cloître, et ce petit chef-d'œuvre qu'est l'église Saint-Quenin, avec sa curieuse abside triangulaire et ses colonnes corinthiennes, œuvre si pure qu'on la prit longtemps pour un temple de Diane, alors que c'est bien une construction catholique : mais les influences antiques ont été si vivaces en Provence ! Et malgré tout elle reste une terre romaine et un peu grecque. Vaison, longtemps ignorée, est de plus en plus un but d'excursion et d'étude pour les archéologues et les romanisants.

Comment ne pas nous arrêter, après être revenus à Orange et en continuant notre route, à Carpentras ? C'est une petite ville qui a d'autres titres à la sympathie que ses berlingots renommés, fort savoureux d'ailleurs. C'est la *Carpentoracte* des Romains et la capitale, à partir de 1320, du Comtat-Venaissin. On a rasé ses remparts, dont il



Arc de triomphe de Carpentras. Détail.



Objectif Som Berthiot

Carpentras. Façade de l'Hôtel-Dieu. Détail.



Objectif Som Berthiot

Carpentras. Intérieur de la synagogue.

ne reste qu'une porte fortifiée, mais elle a gardé sa belle place son évêché, son église Saint-Siffrein, peuvent retenir l'attention, avec leurs décorations un peu berninesques, et leurs peintures de ce Nicolas Mignard un peu redoutable qu'on retrouve partout dans la Provence avec les Parrocels plus ennuyeux encore : si prolixes d'ailleurs, qu'on leur attribue tout sans hésiter. Mais ces médiocrités deviennent, avec le temps, amusantes et même touchantes. La tribune et le chœur de Saint-Siffrein sont décorés de bois sculptés et dorés par Jacques Bernus, qui est un des grands artisans méconnus du XVIII[e] siècle provincial. L'Hôtel-Dieu, la synagogue, sont à voir. Enfin, c'est dans la cour de la prison, contiguë au Palais de Justice, qu'il faut aller découvrir un vestige romain qui y moisit et



Avignon. Notre-Dame des Doms.
Tombeau de Jean XXII.

devrait revivre dans la lumière : un petit arc de triomphe découronné de son attique et de sa frise, montrant encore des



Avignon. Palais des Papes.
Tour de la Garde-Robe.
Fresque. La chasse au faucon.



Avignon. Façade du Palais des Papes.

trophées et d'énormes captifs gaulois, boursouflés pour mieux faire apprécier le mérite de leurs vainqueurs.

Nous nous rapprochons du Rhône. Nous le retrouverons bientôt, au delà de Bédarrides, de Châteauneuf-du-Pape aux vins fameux, de Roquemaure, de Montfaucon. Voici l'embouchure de la Sorgue qui descend de Vaucluse, et déjà apparaît dans le soleil la magnifique silhouette d'Avignon.

AVIGNON

L'*Avenio* des Romains n'a à peu près rien conservé, malheureusement, de son passé antique et païen.

Sa période de gloire fut due aux papes qui, de 1305 à 1378, s'installèrent en Avignon; pendant le Grand Schisme, les pontifes y résidant maintinrent la prospérité de la ville. Quand les papes arrivèrent, ils ne trouvèrent comme monuments notables que la cathédrale de Notre-Dame-des-Doms et le pont Saint-Bénezet. La cathédrale est un beau témoignage du style roman; à l'intérieur il ne reste rien d'intéressant hormis une belle chaire épiscopale qui fait songer aux sièges des sanctuaires



Objectif Som Berthiot

Avignon. Notre-Dame-des-Doms. Clocher et porche.



Avignon. Palais des Papes. Fa



D, A DROITE, LE ROCHER DES DOMS.

de Ravenne ou de Sainte-Marie in Cosmedin, et on a, depuis un siècle, juché sur la tour une abominable Vierge dorée. Quant au pont si fameux, il fut antérieur de près de cent ans à celui de Pont-Saint-Esprit, mais ce dernier lui a survécu. C'est aussi l'œuvre des Frères Pontifes, et leur chef fut, dit-on, un pâtre vivarois qu'on sanctifia plus tard. Bénezet avait vu grand. Son ouvrage partait des remparts de la ville pour traverser l'île de la Barthelasse, les deux bras du Rhône, et aboutir en terre française. Philippe-le-Bel se hâta d'ailleurs de construire là une tour solide pour commander la tête du pont. La tour y est encore, intacte : mais du pont il ne reste que quatre arches reliées aux quais avignonnais. Le Rhône a emporté le reste, et après plusieurs tentatives de réparation, il n'est plus demeuré qu'une ruine pittoresque, illustrée par une ronde que tous les enfants ont chantée. Ne négligeons point de dire qu'un mot tout au moins en est inexact. Le pont avait été conçu par Bénezet, dans une intention assez singulière, de façon si étroite que les véhicules n'y pouvaient guère passer, et il eût été impossible d'y danser en rond. C'est « sous » les arches surplombant l'île de la Barthelasse que l'on dansait sur l'herbe : et cette île jadis charmante est aujourd'hui bien



Avignon. Pont Saint-Bénezet.



Le Rhône et la tour de Philippe-le-Bel.

gâtée, et un pont suspendu moderne, laid mais commode, gâte aussi le paysage.

Les papes ne savaient pour combien de temps ils s'installaient. Ils venaient de Rome, et c'étaient de grands seigneurs aimant leurs aises. Ils songèrent donc tout ensemble à embellir et à fortifier leur nouvelle capitale. Il y avait une enceinte fortifiée. Mais, en dehors de ces murailles, des faubourgs s'étaient construits. Pour mettre à l'abri de toute attaque leurs habitants on entreprit, en 1359, la construction des remparts actuels, munis de créneaux, mâchicoulis, trente-neuf tours carrées ou rondes, portes avec « retirades » et avant-corps. Les fossés ont été comblés, on a démoli quelques portes, l'enceinte est devenue trop grande car la population a diminué, et l'Avignon actuelle ne compte guère que cinquante-cinq mille habitants alors qu'au XIVe siècle elle en groupait beaucoup plus, et plusieurs quartiers sont mornes et presque abandonnés. Il est déplorable que la municipalité entretienne fort mal ces remparts qui, au fond, l'importunent, et qu'elle les laisse souiller d'immondices et d'affiches hideuses. Tels quels, ces remparts conservent une très belle silhouette médiévale et romantique, et leur destruction serait un véritable vandalisme. Ils



Avignon. Musée Calvet. Façade sur le jardin.

complètent le cadre de la cité. S'étant ainsi protégés, les papes se firent bâtir un palais, et ce fut un édifice formidable, digne du renom des Romains de l'Empire, auquel on travailla de 1336 à 1364, sous quatre pontifes successifs. L'ensemble est assez disparate, mais l'impression que donne cette masse qui domine la ville est d'une puissance irrésistible. A l'intérieur, des salles comme celle de l'Audience, au-dessus de laquelle s'élève la chapelle de Clément VI, valent les plus célèbres créations architecturales du Mont Saint-Michel. Il y avait là, sinon des Giotto comme l'a dit Stendhal, du moins des fresques remarquables de Matteo Giovanetti, de Viterbe. Il n'en reste que quelques-unes tout à fait remarquables à la tour Saint-Jean et dans la chambre du pape. Peu de monuments historiques ont subi autant d'outrages que ce palais.

Lorsque les papes furent retournés à Rome, les légats, les vice-légats occupèrent la partie méridionale du palais, jusqu'en 1790; la partie nord se délabrait et servit de prisons que la Révolution utilisa tandis qu'elle transformait le reste du palais en caserne dont les soldats s'amusaient



Objectif Som Berthiot

Avignon. Palais des Papes. Cour des Archives.



Avignon. Les remparts.

à détruire les fresques et les vitraux. Les méfaits de l'administration militaire se prolongèrent ainsi jusqu'en ces temps derniers où l'on obtint à grand peine d'arracher le monument aux destructeurs, de le mettre sous la sauvegarde des services historiques des Beaux-Arts, et d'entreprendre une restauration à laquelle le savant docteur Colombe apporte ses soins les plus dévoués.

Le palais se dresse sur une grande place irrégulière bordée par de vieilles maisons, l'ancien logis des archevêques devenu un séminaire, et l'ancien Hôtel des Monnaies édifié au XVIIe siècle, bâtiment fort lourd, dont la façade sans fenêtres s'orne de grosses guirlandes, d'un écusson, et d'aigles et de gerfauts perchés sur la balustrade de l'attique. Cette place est tout à fait italienne. Elle rappelle invinciblement celles de Ferrare et de Mantoue. On peut admettre aussi avec Mérimée qu'Avignon a un caractère espagnol, et en effet certains coins y évoquent Tolède et Ségovie. Mais c'est le caractère italien qui l'emporte.

Pour atteindre cette place depuis la gare, il a fallu suivre la longue et banale avenue moderne dite de la République, qui, perpendiculaire



Avignon. Intérieur des remparts.

au Rhône, est balayée par un mistral souvent insupportable. Cette percée a été pratiquée dans un dédale de rues tortueuses et silencieuses dont les tracés capricieux brisent le vent. Elle conduit, avant de finir au palais, à la place de l'Horloge, où s'élève l'Hôtel de Ville, avec son beffroi et son Jacquemart du XVe siècle. C'est le centre des cafés, des magasins élégants, de l'activité avignonnaise. Le reste est d'une tranquillité vraiment provinciale, à laquelle il ne faudrait pas trop se fier, car Avignon a une population païenne et voluptueuse, capable aussi de grandes violences dont l'histoire a gardé la trace. L'annexion du Comtat-Venaissin, fief papal, à la France de 1791, prétexta de sanglants désordres. Le meurtre d'un républicain fut vengé par les massacres et pillages qu'ordonnait le fameux bandit Jourdan, dit Coupe-Têtes. Et en 1815 les royalistes prirent leur revanche en assassinant, après bien d'autres soutiens de l'Empire, le maréchal Brune qui avait eu l'imprudence en passant par Avignon, de conserver, malgré ses habits civils, son chapeau bordé et galonné d'or. Une troupe de misérables envahit sa chambre d'hôtel, on le tua d'un coup de fusil dans la nuque, et on alla, en cortège aviné et



Objectif Som Berthiot

Avignon. Clocher de l'Église Saint-Pierre vu du Palais des Papes.

Avignon. Eglise Saint-Agricol.

féroce, jeter son cadavre dans le Rhône. Le corps fut recueilli quelques lieues plus loin. La maréchale Brune poursuivit avec ténacité les criminels, et malgré les lenteurs calculées de la justice elle obtint une condamnation qui ne fut d'ailleurs jamais appliquée. Le meurtrier vécut bien des années encore d'une pension que lui servait secrètement la police de la Restauration. L'infâme assassinat du maréchal fut un des pires épisodes de la Terreur blanche dans le Midi où l'on n'avait subi que par force le jacobinisme et l'Empire.

Aujourd'hui, on ne pense plus à tout



Avignon.
Hôtel des Monnaies.

Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Fontaine Saint-Jean.

cela en errant dans les ruelles avignonnaises, aux noms curieux, où se trouvent souvent des façades et des portes d'un beau style ancien, et où l'on rencontre quelques églises intéressantes. Il y a Saint-Agricol, fondée, dit-on, en 680, reconstruite aux XIVe et XVe siècles, et dont la façade, en haut d'un antique escalier, a beaucoup du charme des vieilles églises d'Italie. Il y a les chapelles de Pénitents gris ou noirs. Celle des noirs,



Villeneuve-lès-Avignon. Entrée du fort Saint-André.



Objectif Som Berthiot

Villeneuve-lès-Avignon. Entrée de la Chartreuse.



Villeneuve-lès-Avignon. Jardins de l'ancienne



Objectif Som Berthiot

Abbaye de Saint-André. Au fond le fort Saint-André.

œuvre de Thomas Laînée est une œuvre curieuse de style baroque; c'est un vaste salon aux lambris dorés où tout respire le luxe et la joie; sujet d'étonnement si l'on pense à l'austère compagnie de pénitents qui faisait là ses dévotions. On trouvera d'autres joies d'art à rechercher les vieux hôtels tels que le palais du Roure, dissimulé dans une ruelle, habitation de Mme de Flandreysy, l'une des plus érudites et ferventes animatrices du provençalisme.

Les deux merveilles d'Avignon, en dehors du Palais des Papes, sont assurément le musée Calvet et la promenade du rocher des Doms. Le musée, fondé au début du XIXe siècle par le médecin Calvet, est installé dans un hôtel du XVIIIe siècle qui est aussi délicieux que le Petit Trianon, et dont la grille et la cour concentrent tout le goût et toute la pureté de l'art français. C'est un délice que de s'y arrêter avant de visiter les collections. Elles sont d'un très vif intérêt. Le rez-de-chaussée est occupé par



Enguerrand Charonton. Le couronnement de la Vierge.



Musée du Louvre. Pietà provenant de Villeneuve-lès-Avignon.

de très beaux fragments antiques, recueillis assez souvent à Vaison, des sculptures du moyen âge et de la Renaissance, des tombeaux, des cheminées monumentales, des statues modernes de Bosio, de Pradier et d'autres. Les galeries de peinture contiennent un bon choix de tableaux flamands de Teniers, Brauwer, des toiles de Piazzetta, de Sassoferrato, de Salvator Rosa, une esquisse de Géricault, un beau Chassériau, et l'admirable étude de nu qui servit de préparation à David pour sa figure du petit tambour Bara. On peut passer au musée Calvet une heure exquise. L'autre merveille, c'est la promenade des Doms. On y monte doucement du pied même de la cathédrale, contiguë au Palais des Papes, et, parmi les fleurs et les beaux groupes d'arbres, on arrive à une terrasse qui domine le Rhône. La vue est une des plus éblouissantes qu'offre la Provence. On découvre le mont Ventoux, les Cévennes, les monts du Lubéron et de Vaucluse, le cours de la Durance, toute la campagne du Comtat, Villeneuve, dans une harmonie de formes incomparable et sous une lumière aussi pure que celle de Pérouse et d'Assise, d'Orvieto ou de Fiesole. C'est vraiment un chef-d'œuvre de la nature, et là aussi



Villeneuve-lès-A



FORT SAINT-ANDRÉ.



Vaucluse. Maison de Pétrarque.

on peut passer une de ces heures sans prix qui font oublier la laideur de la vie moderne. La promenade des Doms complète, avec la place du Palais, un ensemble qui peut faire pleinement comprendre l'orgueil des Provençaux amoureux de leur patrie. La promenade dite de l'Oulle, sur la rive du Rhône, n'offre aucun intérêt auprès de celle-là, qui vaut le Pincio et le Janicule de Rome.

Pétrarque, si doux pourtant, s'est répandu en invectives contre Avignon et les Avignonnais. Il déclarait : « Cette ville est un égout où se réunissent tous les immondices de l'univers. Tout ce qu'il y a sur la terre de perfidie, d'impiété, de mœurs détestables, y est amoncelé. On y méprise Dieu, on y adore l'argent, on y foule aux pieds les lois divines et humaines, on s'y moque des gens de bien. On y fêterait Judas et ses trente deniers, on y repousserait le Christ, et tout y respire le mensonge, l'air, la terre, les maisons... » On se demande les motifs de cette colère, qui a un accent

luthérien. Il est probable que, sous les papes, les mœurs ont été fort relâchées : le temps le voulait ainsi, et la Rome du XIVe siècle n'était pas plus prude. On prenait l'exil gaîment, dans cette cour pontificale, et nous sommes ici dans un pays fait pour la paresse, la vie dans les rues, et toutes les libertés amoureuses. Le décor et le climat les conseillent. Cela pouvait scandaliser Pétrarque lorsqu'il quittait sa retraite de Vaucluse pour descendre jusqu'à la cité pontificale. Mais à son indignation se mêlait sans doute aussi le regret patriotique de voir la papauté dépossédée et réfugiée. Pour nous, il ne nous est permis que de constater l'amabilité souriante des Avignonnais, l'agrément de flâner dans leur antique cité si accueillante, si ensoleillée, et de former le vœu que les nécessités du modernisme ne l'abîment pas trop : car chaque jour, hélas ! apporte ses raisons de craindre des méfaits. On a parlé récemment d'abattre le vieux quartier qui s'étend entre la place du Palais et la porte de l'Oulle, sous prétexte qu'il n'y a là que des maisons mal famées fréquentées par la soldatesque. Mais ces maisons étaient des logis du XVIIIe siècle parfois fort beaux : la bourgeoisie ne les a désertées et elles ne sont devenues mal famées que précisément à cause de l'installation de



La Sorgue à la sortie de la fontaine de Vaucluse.



Objectif Som Berthiot

La Sorgue et les ruines du château des évêques de Cavaillon.



Objectif Som Berthiot

Tarascon. Le Rhône et le château.

la troupe, qui a si bien abîmé le Palais. Elle est maintenant reléguée fort loin dans des casernes neuves, et rien ne s'oppose plus à ce qu'on redonne à ce quartier son ancienne physionomie. Y percer une avenue à angle presque droit avec la rue de la République serait déchaîner un mistral qui rendrait ces parages presque inhabitables, et détruire un des coins les plus curieux. La ville des papes a déjà trop souffert du modernisme, et elle est une trop belle chose pour que tout artiste ne soit pas prêt à la défendre. Elle est encore admirable malgré les déprédations, mais il ne faut plus qu'on y touche.

D'AVIGNON A ARLES

On ne peut la quitter sans franchir le pont suspendu qui va de l'Oulle à l'île de Piot pour rejoindre Villeneuve-lès-Avignon. Nous voici au delà du Rhône, et dans le département du Gard. Hors Provence ? Allons donc ! Ignorons ces distinctions administratives. Villeneuve fut presque une création de la cour pontificale. Il fallait loger tant de cardinaux, de camériers, de serviteurs : et ces gens qui arrivaient de Rome entendaient être dignement logés. Ils ne pouvaient trouver place dans la seule Avignon : ils s'installèrent en terre de France, en Languedoc, et ils y édifièrent leurs hôtels et leurs maisons de plaisance. Une gracieuse cité se forma. Tout en la protégeant, les rois de France n'oublièrent pas leurs droits ni leurs précautions, où ils avaient déjà créé sur cette colline si bien placée stratégiquement, une place forte à la frontière provençale, en face du Comtat papal. C'est la puissante forteresse de Saint-André qui domine tout de ses remparts et de



Tarascon.
Cour du château.

sa porte à l'archivolte ogivale flanquée de deux énormes tours. A l'intérieur, il n'y a plus que quelques pauvres maisonnettes, et un couvent transformé en propriété privée, avec jardins. On a de ses terrasses la plus belle vue sur la silhouette générale d'Avignon, le Comtat, le Ventoux, et les premiers causses de la région cévenole. Si Villeneuve vu d'Avignon est admirable, Avignon vue du fort Saint-André ne l'est pas moins. Dans la petite cité elle-même, il y a une église paroissiale du XIVe siècle très intéressante, avec un Philippe de Champagne, un hospice qui contient le tombeau d'Innocent VI et aussi un petit musée qui comptait jadis deux chefs-d'œuvre. Il n'y en a plus qu'un, le *Couronnement de la Vierge*, d'Enguerrand Charonton. L'autre a été transporté au Louvre. C'est la sublime *Pietà d'Avignon* sur fond d'or, une des œuvres les plus poignantes qu'on n'ait jamais imaginées. Enfin, il y a les restes



Tarascon. Eglise Sainte-Marthe.



Le



RD.

de la Chartreuse du Val de Bénédiction, fondée par Innocent VI. C'était un monastère riche et considérable. Il n'en reste que des ruines, telles que l'admirable porte monumentale et la fontaine Saint-Jean, qui donnent une haute idée de cette beauté défunte. Depuis la Révolution, elle a été démolie, lambeau après lambeau, on y a pris des matériaux sans aucun contrôle. Villeneuve serait une désolation sous le soleil, si la vie des humbles n'y gardait obstinément ses droits. Une petite population s'est logée tant bien que mal dans ces squelettes de palais, sur les pentes arides du fort, et dans la Chartreuse elle-même. Des peintres y ont loué des cellules et y font installer leurs ateliers : des poètes y séjournent, et ils mènent là une existence étrange et charmante, dans la mélancolie dorée, dans le silence, dans le parfum du passé.

L'ensemble du paysage d'Avignon et de Villeneuve est une des plus pures beautés de la France. Ne le quittons pas sans faire deux crochets rapides, en dépit de la subdivision administrative. L'un de ces crochets, après une vingtaine de kilomètres, nous mènera à la source de la Sorgue, c'est-à-dire à la célèbre fontaine de Vaucluse, la *vallis clausa* illustrée par le séjour de Pétrarque. On ne saurait trop regretter que les papeteries



Château de Beaucaire.



Beaucaire. Notre-Dame de Pommiers.

alimentées par les eaux jaillissantes se soient installées à proximité presque immédiate, et que des guinguettes aient achevé de banaliser le site : tel que, il est encore charmant et émouvant. C'est un cirque de rochers hauts de deux cents mètres, à la base desquels, dans une petite grotte, sourd une nappe d'eau d'une inoubliable couleur d'émeraude. Cette eau qui semble dormir s'anime presque aussitôt et tombe en cascade parmi les blocs qui la font rebondir. Le lieu, boisé, est calme et beau. Pétrarque y avait sa maisonnette dont on voit encore les ruines auprès de celles du manoir de son ami, le cardinal de Cabassole. Et il était bien placé là pour jouir de la solitude et rêver à la dame de ses pensées, Laure, qui était châtelaine de Noves près Orgon, et à laquelle son amour platonique dédia de si purs poèmes. Vaucluse a été très louangée, le progrès



Arles. Place de la République. A gauche, musée lapidaire, (ancienne église Sainte-Anne) ; au fond, l'Hôtel de Ville ; à droite, Saint-Trophime.

l'a compromise, mais elle reste encore très digne d'une visite. N'hésitons point maintenant à passer le Rhône dans l'autre sens et à mettre le pied en Languedoc. Comment résister ? En moins d'une heure d'auto, nous serons au Pont du Gard, auprès de Remoulins, après avoir traversé une région assez âpre et d'un grand caractère. Nous ne sommes plus en Provence ? Allons donc ! Revendiquons pour elle cette merveille, une des œuvres qui témoignent le mieux de la puissante majesté romaine. Ce pont n'était qu'un fragment de l'aqueduc de quarante kilomètres qu'Agrippa, le gendre d'Auguste, construisit pour amener à Nîmes deux sources nées aux environs d'Uzès. Il a deux cent soixante-dix mètres de longueur, il est haut de cinquante mètres. Il a trois rangs d'arcades, faites de blocs sans ciment. Le soleil l'a revêtu d'une patine rosée et soufrée. L'impression de ce colosse isolé dans la verdure des rives du joli fleuve est réellement formidable. Elle va de pair avec celles qu'on peut éprouver à Rome devant les Thermes de Caracalla ou les ruines du Palatin. La race des grands bâtisseurs a fait là un de ses chefs-d'œuvre. On songe

encore à l'aqueduc de Ségovie, aux vestiges de Ronda. Partout où ont séjourné les fils de la Louve, la pierre a attesté docilement le miracle de leur volonté.

Revenons maintenant au Rhône, et, par Barbentane et Aramon, redescendons-le jusqu'à Tarascon. Cette petite ville calme de neuf mille habitants a été, sinon immortalisée, du moins mise en vogue par le roman d'Alphonse Daudet, qui a soulevé des colères vite apaisées, et qui présente le type de Tartarin avec autant de bonhomie que d'ironie, car l'auteur n'a raillé qu'avec une secrète tendresse. Tarascon devrait son nom à la Tarasque, sorte de monstre qui épouvantait la région au premier siècle de notre ère. Mais le nom de Tarasque lui-même, d'où vient-il ? En tous pays du monde, il est parlé d'un dragon. Il est toujours épouvantable, et il représente l'esprit du mal : il est toujours tué, malgré ses griffes et les flammes empestées qu'il vomit, par un héros ou un saint, que ce soit saint Georges ou saint Michel, Persée ou un dieu japonais. C'est dans l'ordre. Ici, la Tarasque aurait été tuée par sainte Marthe, débarquée aux Saintes-Maries avec Marie-Jacobé, Marie-Salomé, Marie-Madeleine,



Arles. Intérieur des arènes.



Arles. Les arènes.

et leur servante Sara l'Egyptienne. Quoi qu'il en soit, Tarascon a dédié à Marthe une belle église, refaite au XIVe siècle, dont subsiste un beau portail roman, et où l'on voit dans la crypte le tombeau de la sainte auprès d'un chef-d'œuvre de la Renaissance italienne, le monument de Cossa, sénéchal du roi René. Mais Tarascon s'enorgueillit plus encore du château du bon roi, qui plonge ses assises dans le Rhône, dont on a fait une prison, mais qu'on veut restaurer et transformer en musée.

La silhouette féodale de ce manoir s'oppose à celle qui, sur l'autre rive du Rhône, signale Beaucaire : nous n'avons que le pont à franchir, en faisant encore une légère infraction à la règle qui limite la Provence à la rive gauche du Rhône. Beaucaire, c'est l'antique *Bellum quadrum.* Saint Louis résida dans son castel avant d'aller s'embarquer à Aigues-Mortes pour la Croisade. Richelieu ordonna le démantèlement, qui laisse encore debout d'assez imposantes murailles. Beaucaire n'est pas moins morte que Tarascon, elle ne compte pas plus d'habitants. Il faut recourir à l'histoire pour apprendre et imaginer que, jusqu'au XVIIIe siècle, et même au début du XIXe, la foire qui se tenait à Beaucaire était une des plus célèbres de l'Europe. Les vendeurs de toutes denrées y affluaient depuis l'Angleterre et les Pays-Bas jusqu'aux Portugais, Espagnols, Algériens et Italiens. C'était le rendez-vous d'une foule des plus pittoresques, les types et les dialectes se confondaient. Beaucaire contrebalan-

çait en curiosité et en activité commerciale Leipzig et Nijni-Novgorod. Aujourd'hui, c'en est fini à jamais. Le chemin de fer dont les lignes longent les deux rives en est la cause. Tout le trafic beaucairois se faisait par la batellerie, et le fleuve, en ces temps-là, était couvert d'embarcations de tous modèles et de toutes provenances, où couchaient d'ailleurs les commerçants qui ne pouvaient trouver un logis dans la petite cité. La fête foraine du mois de juillet n'est que la pâle évocation des splendeurs passées. Il n'y a plus de bateaux sur le Rhône inutile : il y en a bien peu sur le canal qui relie Beaucaire à Aigues-Mortes à travers les landes. Il n'y a plus de foire de Beaucaire. Le train et l'auto s'y opposent. L'ensommeillement est complet dans ce beau paysage qu'on serait tenté d'appeler, comme dans un vers de Verlaine, « un paysage lent », tant le cours ralenti du Rhône semble y rythmer la marche d'une vie à jamais quiète.

ARLES

Et bientôt voici Arles, une des perles de la Provence. Elle a un grand passé, l'*Arelate* des anciens. Au temps de César, sa position en faisait la rivale de *Massilia* la Phocéenne. Elle commandait l'endroit où le Rhône se divisait en deux bras avant de se perdre dans la mer. Celle



Les arènes d'Arles au XVIIIe siècle. Gravure de J.-B. Guibert.



Objectif Som Berthiot

Arles. Le théâtre antique.

qu'on appelait « la Rome gauloise » s'enrichit alors de superbes monuments. Constantin aima d'y séjourner. Il fit bâtir un pont de pierre unissant la cité au quartier de Trinquetaille, aujourd'hui industriel et banal. Il y avait à cette époque cent mille habitants à Arles. Saint Trophime y prêcha le christianisme. L'empereur Honorius en fit la préfecture des Gaules. Au moyen âge, Arles devint capitale d'un royaume qui dura près de deux siècles. Puis la ville devint une République qui dura cent ans, jusqu'à ce que Charles d'Anjou, comte de Provence, l'annexât à ses domaines. Et là finit l'histoire arlésienne, en dehors d'incidents locaux, comme la peste et l'inondation qui la désolèrent au XVIIIe siècle. La décadence rhodanienne a imposé là comme ailleurs sa dure loi.



Vénus d'Arles retouchée par Girardon (moulage).



Vénus d'Arles. Moulage de Péru.

L'ensablement a paralysé Arles comme Ostie, comme Bruges. Mais ces trois villes se survivent comme pèlerinages de beauté et d'art, et une visite ici est féconde en émotions. On peut encore deviner ce qu'elle fut au temps où des souverains comme Frédéric Barberousse et Charles IV de Bohême venaient s'y faire couronner rois d'Arles et de Vienne, et recueillir l'héritage romain.

Arles possède d'abord un des amphithéâtres les plus vastes et les mieux conservés qui soient. Vingt-six mille spectateurs pouvaient y trouver



Arles. Musée lapidaire. Danseuse.

Arles. Cloître de Saint-Trophime.

place. L'attique qui couronnait les deux étages a disparu. Les gravures anciennes nous montrent qu'au moyen âge on transforma en citadelle cette construction colossale en y adjoignant trois tours carrées : elles nous montrent aussi que cette enceinte protectrice fut remplie de petites maisons. Tout cela a été déblayé, et l'édifice a reparu dans sa noblesse primitive, digne des chefs-d'œuvre de l'Italie. Non loin de ces arènes se développe l'hémicycle du théâtre qui fut construit par ordre d'Auguste mais achevé seulement au IIIe siècle de notre ère, pour être malheureu-



Arles. Musée lapidaire. Sarcophage, Phèdre et Hippolyte.



Arles. Cathédrale Saint-Trophime. Le porche.

sement détruit deux cents ans plus tard. Du portique qui décorait la scène il ne reste que deux colonnes, l'une en marbre jaspé, l'autre en marbre blanc : mais l'émotion qu'elles dégagent vaut celle de leurs sœurs, les grandes blessées du Forum romain. Les voir se dresser sur le ciel bleu, rêver assis sur les degrés parmi les décombres, c'est encore une de ces joies qu'on ne définit pas. On a trouvé de nombreux fragments dont les sculptures témoignent que la décoration de ce théâtre était très riche. On a trouvé aussi, récemment, les traces du vaste cirque long de cinq cents mètres, large de cent, où les rois francs donnèrent encore des courses jusqu'au VIIe siècle : et dès 1675 l'obélisque central de la *spina* fut érigé sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Celle-ci est d'un grand caractère, bornée par l'Hôtel de Ville du XVIIe siècle, Saint-Trophime, et le musée lapidaire installé dans une ancienne église Sainte-Anne. Ce musée est d'un très grand intérêt artistique et archéologique. On y



Objectif Som Berthiot

Arles. Cloitre de Saint-Trophime. De gauche a droite : saint Mathieu, saint Étienne, saint Paul.



Objectif Som Berthiot

Arles. Cloitre de Saint-Trophime. De gauche a droite : saint Pierre, saint Trophime, saint Jean.

trouve le moulage de la si célèbre Vénus d'Arles telle qu'elle était lorsqu'on la découvrit au théâtre en 1651. La ville l'offrit à Louis XIV, et il la fit restaurer par Girardon. De là elle passa au Louvre. L'original est autrement beau et émouvant dans sa mutilation. Il voisine avec un buste de divinité, ou peut-être de l'impératrice Livie, et avec un buste d'Auguste qui sont des morceaux splendides, ainsi qu'un fragment de danseuse, provenant aussi du théâtre, qui rappelle par sa pureté exquise la « Jeune fille au chevreau » du musée des Thermes de Rome. Il y a encore ici toute une série de sarcophages païens ou chrétiens d'un admirable travail, des autels, des cippes. L'illusion est complète de se croire au cœur de l'Italie antique. Quant à Saint-Trophime, c'est une basilique romane qui a été très souvent remaniée. Il lui reste deux chefs-d'œuvre : son portail du XIIe siècle, avec des colonnes reposant sur des lions et un tympan sculpté aussi beau que les portails d'Orvieto ou de Vérone, et son cloître justement fameux, que ne surpassent ni ceux de Rome, ni ceux de Moissac ou du Mont Saint-Michel.

Les deux colonnes avec fragment de fronton, encadrées dans une façade d'hôtel de la place du Forum, ne consolent pas de l'horrible statue de Mistral qui se dresse entre des platanes, et dont il se gaussait lui-même, l'ayant vu inaugurer de son vivant. Le petit musée légué par le peintre local Réattu, dans sa maison au bord du fleuve, contient quelques tableaux honorables de Ribera, Caravage, Rubens, Salvator Rosa, Hubert-Robert. Les rues arlésiennes sont tortueuses, banales, et redoutablement pavées. Les quartiers avoisinant les Arènes sont en ruines pittoresques. Il n'y a plus que vingt-cinq mille âmes, le quart de la population aux temps romains et médiévaux. Les Alyscamps, si renommés, ne sont pas moins déchus. Ces Champs-Elysées, cimetière païen, avaient été voués aux sépultures chrétiennes par saint Trophime. La célébrité de cet asile fut si grande durant tout le moyen âge, dans des pays très lointains, que les gens de qualité désiraient y être ensevelis. Les moines de saint Honorat étaient préposés à ce soin pieux. Le Rhône était couvert de cercueils flottants qu'on recueillait à Arles, et on y trouvait dans des coffrets le prix des funérailles. Etre au nombre de ces morts d'élection était un honneur envié. Mais la Révolution dévasta les Alyscamps. On vendit une partie des terrains de cette vaste nécropole qui s'étendait jusqu'au Rhône. On fit commerce des plus beaux sarcophages. Une quantité d'entre eux furent recueillis par les musées. Enfin, le chemin de fer porta le coup de grâce. Aujourd'hui, les Alyscamps se composent d'une unique allée ombragée par des platanes et des peupliers, coupée en deux par un passage à niveau, et bordée de tombeaux dénués d'intérêt, ceux que les



Objectif Som Berthiot

Arles. Saint-Trophime.
Le cloitre, le clocher. A gauche tour de l'Hôtel de Ville.



Arles. Les Alyscamps. Eglise Saint-Honorat.

archéologues et les antiquaires ont dédaignés, n'étant ornés que de quelques croix carolingiennes ou de quelques symboles effacés. A l'extrémité de cette allée, il y a une église dédiée à saint Honorat, romane, avec une tour octogonale, vide, morne, contenant tout juste deux ou trois tombeaux. Dans l'un d'eux on distingue les restes de la mignonne patricienne Ælia, morte à quinze ans, avec une touchante inscription familiale. C'est tout ce qui reste de ces Alyscamps dont parlait si éloquemment Dante. Le lieu est cependant fort émouvant encore dans les crépuscules silencieux. Il complète l'image qu'on se fait d'Arles, avec la beauté brune des femmes au teint d'une charmante pâleur, la petite coiffe de velours noir sur leurs lourdes chevelures, et la « chapelle » de dentelle aux plis ogivaux qui pare leurs corsages. Tout, à Arles, évoque la Rome patricienne par les monuments comme par les types de la race gallo-romaine, qui y sont peut-être plus saisissants que partout ailleurs. Mais on est aussi hanté par le moyen âge chrétien. La même lutte d'idées et d'émotions se livre entre Saint-Trophime et les Arènes qu'entre le Palatin et Saint-Pierre dans la Ville Eternelle, bien qu'avec des proportions bien moindres : et, sous ce soleil, c'est l'antique qui l'emporte encore.

On respire, dans Arles, une atmosphère doucement païenne, et le caractère des Provençaux accroît cette sensation. Ils sont frugaux, réjouis de peu, à la fois indolents et vifs, assez enclins au fatalisme, très imaginatifs, prompts à transfigurer le réel et à croire ce qu'ils ont inventé, tenacement attachés à leurs légendes locales, et conservant leurs traditions par un instinct de défense d'un grand passé dont la mort est demeurée lumineuse et s'est muée en poésie. Le beau temps, l'amour, les belles histoires, sont les principaux soucis de cette race aimable : elle est à la fois égalitaire, familière, et d'une dignité toute romaine. Le plus humble de ces paysans a conscience de l'héritage millénaire dont il garde une parcelle : et c'est pourquoi un Frédéric Mistral, ressuscitant et rassemblant ce qui semblait à jamais endormi, a presque aussitôt été porté par l'enthousiasme des foules qui suivent les prophètes.



Moutons au pâturage.



Objectif Som Berthiot

Dans la campagne aixoise.

La montagne Sainte-Victoire.

LE CŒUR PROVENÇAL

AIX



LAISSONS le grand fleuve au moment où il se divise et commence de se perdre, et tournons-nous vers l'est. Aventurons-nous dans cette région qui s'étend d'Avignon à Arles, au long du cours de la Durance, parmi les Alpilles et les monts du Lubéron, jusqu'à Aix. Nous serons là, plus que partout ailleurs, au cœur même de la vieille Provence.

Saint-Remy. Chapiteau du cloître de Saint-Paul-de-Mausole.



Objectif SOM BERTHIOT

AIX. CATHÉDRALE SAINT-SAUVEUR. LE CLOCHER.



Objectif Som Berthiot

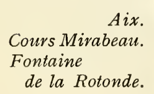
Aix. Tour de l'Horloge et Hôtel de Ville.



Ancien palais archiépiscopal. Porte en fer forgé.

C'est du moins l'orgueil d'Aix, qui reste, par son Université, le centre intellectuel de la région, et détient jalousement ce privilège, la consolant de sa grandeur passée. Elle fut la capitale de la Provence : elle n'est plus qu'un chef-lieu d'arrondissement, et elle ne compte pas trente mille âmes. Quand les Romains, ayant franchi les Alpes, s'aventurèrent dans les Gaules, c'est là qu'ils s'établirent d'abord, attirés peut-être par les eaux thermales dont ils firent toujours grand cas. Ce fut le consul Sextius Calvinus qui fonda la colonie, en 123 avant J.-C. De là le nom d'*Aquæ Sextiæ*, d'où « Aix ». Vingt ans après, l'invasion des Cimbres et des Teutons faillit tout perdre : mais les légions conduites habilement par Marius enveloppèrent ces hordes barbares et en firent un massacre affreux. Plus de cent mille morts jonchèrent la plaine aixoise qui en garda le nom sinistre de *Campi putridi*, qu'on retrouve dans le nom du bourg de Pourrières, auprès duquel se passa la bataille. Délivrée du fléau, Aix fut abondamment





Aix. Cours Mirabeau. Fontaine de la Rotonde.



Aix. Cours Mirabeau.

pourvue de monuments, dont les invasions ultérieures ne laissèrent malheureusement presque rien debout. La ville ne se releva que péniblement. Sous le roi René, qui est resté dans la légende comme un des types de « bons rois », et qui forma une cour brillante, largement ouverte aux poètes et aux artistes, ce fut le foyer spirituel où s'élabora et se raffina la langue provençale propremen dite, l'expression de l'âme régionale telle que Mistral devait la remettre en honneur avec Théodore Aubanel et les autres félibres. Le royaume de René fut réuni à la couronne de France en 1481. Un demi-siècle plus tard, Charles-Quint s'en empara et se fit proclamer roi d'Arles. Mais il fut presque aussitôt chassé, et son incursion se termina par une retraite désastreuse dans une Provence qui prit la résolution héroïque de brûler ses récoltes, de se dévaster elle-même pour affamer l'envahisseur. Ensuite survinrent les querelles religieuses qui, du XVIe au XVIIIe siècle, firent tant de mal. Enfin, il y a eu fréquemment des pestes. Jamais Aix n'a pu retrouver la prospérité que lui avait assurée René d'Anjou, duc de Lorraine, roi de Naples et comte de Provence. Mais elle a gardé son prestige spirituel, son arche-

Musée d'Aix. Granet. Salle d'asile.

vêché et sa Faculté, dont sa voisine, la puissante Marseille, est encore tributaire.

Aix est située dans un joli paysage de collinettes couvertes de ces oliviers dont l'huile est une de ses sources de revenus, et que domine cette montagne de Sainte-Victoire dont le nom rappelle peut-être la défaite des Cimbres et Teutons, et que Cézanne a si souvent peinte. Une des grâces d'Aix, ce sont ces fontaines sculptées, dont plusieurs décorent le beau cours Mirabeau, centre de la ville. Celles qui sont anciennes sont fort belles, notamment une du XVIIe siècle qui orne la place des Prêcheurs. La cathédrale Saint-Sauveur est fort composite, puisqu'on y trouve des vestiges du XIe siècle, un chœur du XIIIe, une nef du XIVe, une autre du XVIIe, et, dans un portail gothique, des portes du



Musée d'Aix. Th. de Keyser. Portrait d'homme.



Aix. Cathédrale Saint-Sauveur. Intérieur du baptistère.



Musée d'Aix. Loubon. Menons de la Crau.

début du XVIe. A l'intérieur, il y a un baptistère du VIe siècle avec des colonnes antiques survivant à un temple d'Apollon et le petit cloître est roman. Tout cela fait d'ailleurs un assez bon ménage. En Italie aussi l'on est habitué à ces mélanges savoureusement composés par les hasards et les contradictions des régimes, par la superposition des races. Et nous ne redirons jamais trop qu'ici nous sommes en Italie, par le ciel, les mœurs, les monuments. L'Hôtel de Ville, qui est d'un assez noble XVIIe, contient la célèbre « Méjanes », c'est-à-dire la bibliothèque fondée au XVIIIe siècle par le marquis de Méjanes, et qui est le trésor de la Provence intellectuelle avec ses douze cents manuscrits, ses cent soixante-dix mille volumes, et le fameux livre d'heures que le bon roi René enlumina de sa propre main. D'autres églises sont intéressantes, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jérôme, Saint-Jean-de-Maltc et son ancienne Commanderie. C'est dans ce local qu'on a installé le musée. C'est un des plus remarquables de la pro-



Musée d'Aix. Largillière. Madame de Gueidan en Flore. Détail.



Objectif Som Berthiot

Aix. Cathédrale Saint-Sauveur. Portail. Prophètes et Sibylles.
Détail d'un vantail.

Salon. Place Crousillat.

vince française, et, à la vérité, on le connaît beaucoup trop peu. On y trouve un des plus beaux tableaux d'Ingres, *Jupiter et Thétis*, des Largillière de premier ordre, des Guerchin, Bassan, Bronzino, Breughel, Cima, Cuyp, Fragonard, Van Goyen, Van Ostade, Teniers, et, dans les modernes, avec divers peintres provençaux, une suite remarquable de paysages du paysagiste et animalier Loubon, qui fut, avec Paul Guigou, le meilleur, le plus véridique évocateur des sites aixois, du Lubéron, et de la vallée de la Durance. Le musée d'Aix contient enfin une considérable



Aix. Porte de l'hôtel d'Agut.



Aix. Fontaine des Trois Dauphins.

série de peintures et de dessins du grand, modeste et scrupuleux artiste que fut Granet, l'ami de jeunesse et le compagnon d'Ingres, qui en fit un de ses plus beaux portraits durant leur séjour à Rome. Ce sont presque toujours des scènes d'églises ou d'hospices, d'un caractère sombre et triste, mais admirables par le dessin et la science des effets, et de multiples vues de Rome et de la campagne romaine où Granet vécut de longues années avant de devenir conservateur du Louvre et du musée historique de Versailles. Ce peintre dont on ne parle plus, et qu'il faut voir à Aix pour le bien comprendre, a été avec le paysagiste Constantin l'initiateur de l'école provençale moderne, dont nous reparlerons en visitant le musée de Marseille.

C'est après une soigneuse visite au musée d'Aix que nous pourrons prendre congé de cette vieille ville déchue et somnolente où persiste partout la flamme de l'esprit et qui anime encore les rêveries de quelques-uns des jeunes poètes modernes.

Château de Lourmarin.

SAINT-REMY ET LES BAUX

Remontons maintenant au nord-est, dans la direction d'Avignon. Nous sommes au cœur provençal dans de petits pays comme Orgon, avec son château et ses remparts ruinés sur une colline, comme Salon, avec sa collégiale et son tombeau de Nostradamus, comme Cadenet, patrie du petit tambour d'Arcole, comme Cavaillon, avec son église romane et les restes de son arc de



Cavaillon.
Arc de triomphe.

triomphe, comme le château de Lourmarin dont un mécène a ressuscité le beau passé puisqu'il en a fait une demeure ouverte aux artistes et aux poètes.

Cela nous conduit à l'admirable site de Saint-Remy, entre la Durance et Tarascon. Saint-Remy est une charmante bourgade avec de belles allées d'arbres et une église importante, un lieu fort riant. Mais ce qui l'a rendue célèbre, ce sont, à un kilomètre dans la campagne, les deux monuments romains que le temps a épargnés. Il y avait là une cité, appelée *Glanum Livii*, que les Wisigoths détruisirent dans l'invasion du ve siècle. L'un des monuments qui ont survécu par miracle est un arc de triomphe à une seule arcade, dont le cintre et l'archivolte s'ornaient de guirlandes et de fruits, et que décoraient des colonnes corinthiennes et des groupes de combattants et de captifs. Le tout est assez abîmé et rongé, le faîte a disparu. Le second monument est un mausolée de dix-huit mètres de haut, élevé, dit l'inscription, par Sextus, Lucius, Marcus, de la famille des Jules à leurs parents. La double effigie de ceux-ci se dresse encore sous la coupole



Temple de Vernègues.



Objectif Som Berthiot

Les Alpilles.

à colonnade qui surmonte les arcades de l'édifice, portées elles-mêmes sur un socle. Ici, la conservation est parfaite, inexplicablement, et ce mausolée est une des plus nobles choses que la latinité nous ait léguées. L'Italie n'offre rien de plus beau. Ces deux monuments sont placés à quelques pas l'un de l'autre dans un paysage de pins, de verdure, de collines bleuâtres, silencieux et harmonieux, et essentiellement provençal. Il n'y a point de mots pour définir la majesté et tout ensemble le charme de ce lieu et de ces vestiges vénérables, restés vivants sous le ciel. C'est l'équivalence du *soave austero* des Florentins, de la pureté toscane et ombrienne. Les bas-reliefs du stylobate du mausolée de Saint-Remy montrent, dans des chocs de cavalerie, dans une mêlée autour du corps d'un guerrier tombé, dans une chasse au sanglier, les plus fortes qualités des bas-reliefs dont on va admirer la science et la fougue aux Thermes



Saint-Remy. Mausolée des Jules et arc de triomphe.

Maillane. Le mas du Juge.

de Rome ou au musée du Vatican. L'arc de Saint-Remy prend place, avec celui de Cavaillon, celui de Carpentras, et les fiers vestiges du temple conservé dans le village de Vernègues, parmi les plus vivants témoignages de l'art romain. Au reste, on peut dire que, de Vienne à la mer, sur les deux rives du Rhône, on s'avance entre les souvenirs gigantesques de la *pax romana*.

A peu près à égale distance d'Avignon et de Saint-Remy, dans de jolies plaines, se trouve le petit bourg de Maillane. Il serait tout à fait insignifiant si la naissance et la longue vie de Frédéric Mistral ne lui avaient assuré la célébrité, et ne l'avaient promu à la dignité d'un pèlerinage littéraire et plus, presque national. Le poète



Maillane. Maison de Mistral.



Saint-Remy. Cour de la maison Cardinal.

qui a rassemblé toutes les forces spirituelles et réveillé le passé de sa race ne pouvait mieux naître qu'en cet humble coin placé au cœur de la Provence. Il n'a jamais voulu le quitter. C'est là qu'il a reçu d'abord les hommages de ses fidèles, puis ceux des visiteurs du monde entier. C'est là qu'il est mort. Sa maisonnette blanche, qui deviendra un petit musée, est entourée d'un modeste jardin où l'on a récemment placé une statue de marbre, malheureusement aussi médiocre que le bronze érigé au forum d'Arles. Et au petit cimetière du pays le poète avait préparé lui-même son tombeau, copié sur le ravissant « pavillon de la reine Jeanne » que nous trouverons aux Baux : sépulture digne de ce lyrique et de cet animateur qui fut, moralement, le souverain d'un peuple qu'il incarnait. Pour le touriste, Maillane est un village comme les autres : pour tout Provençal, c'est un lieu sacré.

De Saint-Remy, c'est bientôt fait de franchir les Alpilles pour arriver aux Baux. On y parvient en traversant, ou plutôt en escaladant, un paysage rupestre d'une extrême âpreté, chaos de rochers blancs tachés



Les Baux. Hôtel de Manville.

de touffes de maigre verdure, désolation sous le soleil. On se demande où peut conduire la route, vers quel désert on monte par maintes rampes escarpées. Brusquement on aperçoit dans l'azur une sorte de forteresse fantastique, qui semble inaccessible, inhabitable, et où l'on distingue, parmi des rochers hérissés, des silhouettes de remparts et de tours. Ce sont les ruines des Baux. Nulle vision plus romantique ! Mais c'est d'un passé très antique qu'il s'agit. La position stratégique de ce plateau engagea les Romains à y établir un camp. De là en effet on découvre une immense étendue, depuis Sainte-Victoire et la Sainte-Baume jusqu'à Aigues-Mortes, et depuis le mont Ventoux jusqu'à la Crau. L'invasion wisigothe donna à ce lieu ses premiers seigneurs. Le nom de « Baux » vient probablement, selon les historiens et linguistes provençaux actuels, du mot « *bau* » ou « *bal* », qui signifie un lieu escarpé, d'où aussi *baumo* (grotte, la Sainte-Baume), « *abuco* » (herbe de montagne), « *bauri* » (ravin). C'est de plusieurs de ces endroits que résulta le nom pluriel des Baux. La colline se fortifia puissamment sous les règnes successifs d'Hugues et de Raymond Ier aux xe et xie siècles. Il y eut à cette



Les Baux. Pavillon de la reine Jeanne.



Ruines du château des Baux.

époque de très âpres luttes entre les seigneurs des Baux et les comtes de Provence et de Barcelone. Plus tard, Bertrand des Baux fut aussi prince d'Orange. Ses successeurs furent de rudes guerriers qui défendirent jusqu'au bout la liberté de la petite république d'Arles : les uns allèrent se battre en Terre Sainte, d'autres en Italie avec Charles d'Anjou contre Manfred, d'autres, comme Hugues II, furent mêlés aux intrigues et aux meurtres qui marquèrent le passage à Naples de la reine Jeanne aux prises avec le roi de Hongrie et la famille des Duras. Hugues et son fils Robert furent assassinés. Il s'ensuivit une terrible vendetta, au cours de laquelle Les Baux furent pris et repris. Le triomphe de la reine Jeanne fut complet. En 1426, s'éteignit la famille des Baux et la seigneurie réunie à la Provence. Durant plus de cinq siècles, les seigneurs des Baux avaient défendu la nationalité provençale contre les



Aux Baux.



La messe de minuit aux Baux. Offrande de l'agneau.

étrangers, et la catholicité contre les Sarrasins et les Albigeois. Ce fut dans leur château que se tinrent les premières cours d'amour, qui furent si puissantes pour la formation de la langue et de la poésie provençales. Enfin, Louis XI hérita de la couronne de Provence par testament de Charles, neveu du roi René. Les Baux passèrent de mains en mains, jusqu'à ce qu'enfin, sous Louis XIII, la destruction de la forteresse fut décidée. Le roi de France octroya le pays aux Grimaldi, princes de Monaco, qui le gardèrent jusqu'à la Révolution. Celle-ci démembra l'antique domaine en quatre communes. Les bois furent rasés, les réserves d'eau anéanties, les habitants émigrèrent. Ils étaient plus de six mille : il y en a à peine deux cents maintenant.

L'impression qu'on éprouve en abordant ces grandes ruines est saisissante. Nulle part en France, mieux qu'aux Baux, on ne peut avoir la vision d'un passé féodal formidable, d'une puissance évanouie, d'un âge social à jamais disparu. La destruction a encore laissé intactes les bases architecturales étroitement mêlées au roc lui-même, et la forme singulière des rochers auxquels s'accotait la maçonnerie ajoute à l'illusion. On est en plein fantastique.

La petite ville proprement dite, jadis massée au bas de la pente suprême que couronnait la forteresse comtale, est aux trois quarts inhabitée et détruite, mais on reconnaît son plan ancien, et plusieurs



LES BAUX. LE VII



NES DU CHÂTEAU,

édifices restent encore debout. L'Hôtel de Ville, au pignon timbré de l'étoile à seize rais de la maison des Baux, surmonte encore les cachots creusés dans la pierre blanche. La grand'rue est encore bordée de logis des XIVe, XVe et XVIe siècles. L'hôtel des seigneurs de Manville a une belle salle voûtée à deux cheminées monumentales, avec des fenêtres d'un style très pur où est gravée, sur l'entablement, la devise de la Réforme : *Post tenebras lux.* La maison des seigneurs de Porcellet, parents des seigneurs de Maillane et des comtes des Baux montre une salle voûtée peinte à fresque. L'église Saint-Vincent, d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse du Ventoux à la mer, est romane et contient des autels et des tombeaux vénérables. C'est là qu'on trouva une chevelure d'or, d'une longueur surprenante, relique de quelque jeune princesse, que Mistral fit placer dans le Musée Arlaten créé par lui à Arles. Un peu partout d'ailleurs on trouve des portes sculptées, des vestiges des siècles successifs.

Quant à la forteresse elle-même, c'est une montagne sculptée, à la fois caverne et palais. Le lieu est grandiose. On prétend que Dante, qui y



Montmajour. Chapelle Saint-Pierre.

séjourna, s'en inspira pour les descriptions de son « Enfer ». Et c'est en effet l'impression d'un cataclysme infernal qu'on emporte de ce chaos de pierres mortes sous le ciel bleu. Une seule note douce : l'exquis petit pavillon dit de la reine Jeanne, bijou de l'art Renaissant, construit peut-être pour l'épouse du roi René, et que Mistral fit copier pour son futur tombeau au cimetière de Maillane. Les Baux ont donné à la Provence l'un de ses derniers poètes populaires en la personne du paysan Charles Rieu, « Charloun », que l'auteur de *Mireille* estimait hautement.



Les Baux. Hôtel de Porcellet.

On célèbre encore la Noël, aux Baux, de la façon la plus charmante et la plus originale. A la messe de minuit s'accomplit le « pastrage », ou offrande des bergers; au son du galoubet et du tambourin, on présente à l'autel un agneau blanc enrubanné, porté sur un char aux armes des Baux, traîné par un bélier, et tout se passe comme au temps où les seigneurs des Baux régnaient sur le peuple « baussenc ».



Objectif Som Berthiot

Montmajour. Cloitre et clocher.



Objectif SOM BERTHIOT

MONTMAJOUR. ENTRÉE DE L'ABBAYE.



Les Saintes. Chapelle Saint-Michel.

Cet attachement tenace aux coutumes antiques est l'honneur de la Provence. Tous ses royaumes sont défunts, son séparatisme se limite à la question légitime de sa langue à sauvegarder : mais elle ne veut rien renier, rien oublier, de son vieux génie. Ce fut précisément l'habileté de Mistral — car ce grand poète régionaliste était fort adroit, et sage, et souple politique — que de ménager à la fois la moindre tradition de sa race et le souci de l'unité française, du loyalisme national qu'il pouvait être accusé de vouloir détruire par son grand effort de résurrection. Il ne commit pas l'erreur des Girondins, et son immense autorité s'exerça avec un parfait bon sens pour calmer les turbulences de ce jeune félibrige qu'il avait créé. Auprès de Mistral d'ailleurs il faut placer un poète et un caractère non moins grands. La renommée de *Mireille*, rendue universelle par la célèbre étude de Lamartine, a beaucoup éclipsé la gloire due à Théodore Aubanel. Mais l'auteur de la *Grenade entr'ouverte* et des *Filles d'Avignon* n'en reste pas moins admirable, autant et autrement que son compagnon de lutte aux temps héroïques du réveil intellectuel provençal. Et ajoutons



Objectif Som Berthiot

Les Saintes. Nef de l'église.

qu'Alphonse Daudet était l'intime ami de tous les deux, ceci pour mettre au point l'irritabilité que put soulever plus tard sa satire malicieuse des petits travers provençaux dans *Tartarin de Tarascon*. En Provence comme en Italie, les susceptibilités sont vives et s'apaisent non moins promptement qu'elles sont nées.

D'Arles aux Baux, il y a une vingtaine de kilomètres. C'est à peu près au tiers du chemin que s'élèvent d'autres ruines célèbres, sur une petite éminence : ce sont celles de l'abbaye fortifiée de Montmajour. On en voit d'assez loin la superbe tour crénelée. L'église qu'elle protège est restée inachevée : elle avait été bâtie au XIIe siècle sur les ruines du couvent fondé par saint Césaire. C'était, aux temps médiévaux, un pèlerinage très fréquenté, où l'on se rendait en barque, la région étant encore marécageuse. Le cloître roman, récemment restauré, est fort beau. En contre-bas de la colline, au milieu de nombreuses tombes creusées dans le roc, se voit cette vénérable chapelle Sainte-Croix-en-Jérusalem où, dit-on, saint Trophime se retirait pour faire oraison, et que surmonte



Arlésiennes et gardians.



Objectif Som Berthiot

Les Saintes-Maries-de-la-Mer. L'Église.



Vieille bergerie camarguaise. Mas « Les Bruns ».

une lanterne des morts. De la route, on peut entrer librement dans cette imposante abbaye, d'où l'on voit Arles se profiler sur l'horizon. Au crépuscule, c'est un des lieux où l'on peut sentir le plus complètement le charme spécial, indicible, de la « gueuse parfumée », avec ses pierrailles, ses oliviers et ses ifs.

LA CAMARGUE ET LES SAINTES-MARIES

Voici maintenant une région très singulière, à la fois désolante et captivante. Elle fait invinciblement songer à deux autres régions qui en sont pourtant bien éloignées : les polders hollandais et flamands, et la lagune vénitienne.

Sous un ciel immense, presque toujours admirablement pur et azuré, mais balayé par ce terrible mistral qui est à la fois le fléau et le purificateur de la Provence, cette zone s'étend : elle n'est ni terrestre ni maritime.

Elle est faite d'alluvions du Rhône, en partie fertilisées, d'alluvions énormes, de milliers de mètres cubes déversés par an et depuis des siècles, ayant fait reculer la mer. Le fleuve, à partir d'Arles, se divise en deux bras, dits grand et petit Rhône : le premier va se perdre en Méditerranée, après Saint-Louis, dans le golfe de Fos; le second se scinde, à l'est d'Aigues-Mortes, en deux tronçons qui s'évanouissent insensiblement dans les vaseuses approches de la mer. Ce qu'on appelle la Camargue se circonscrit entre ces deux bras du delta du Rhône.

Brisée à Arles, la force du Rhône, si majestueuse depuis Lyon, s'éparpille : il s'étouffe dans les terreaux qu'il a charriés. Et son eau diluée les imprègne. On constatera toujours cet aspect de landes humides, de cressonnières, ces herbages, ces roseaux, ces passages où l'on craint de s'enliser, ces flaques douces ou salines, cette solitude où s'élève de loin en loin la silhouette d'un mas solitaire, où un chétif chemin de fer local s'époumonnera sans qu'on puisse conjecturer où il peut aller et ce qu'il peut transporter. Impossible de ne pas songer à la campagne de Ravenne,



Le marquis de Baroncelli aux Saintes.



Les Saintes. Pèlerinage du 24 mai.
Les gardians entrent dans la mer pour la bénédiction.

si plate, si triste, avec ses vestiges de port ensablé et sa pinède si surfaite : au littoral de Ravenne à Chioggia, et à toute l'étendue lagunaire, verdâtre et fiévreuse, que défendent les *murazzi* cyclopéens dans les parages de Venise : à l'embouchure du Pô, à celle de la Brenta ; à ces confins du Nord où, autour de Bruges, cité maritime tuée par l'alluvion, on devine encore les chenaux de Damme à Ostende ; à la Hollande enfin, au Moerdyk, aux rives du Zuyderzée, au Texel. Partout c'est la même imprécision, le même silence de l'abandon, et la même finesse d'effets, l'atmosphère mouillée, les gris argentés, les nuances à la Corot. Et il y a, aussi, un peu de la Sologne, et de la Brière — des oiseaux et des nuées au-dessus de l'horizontalité indéfinie des marais où flottent quelques radeaux.

C'est en errant à travers les salines, les vignobles submersibles, les eaux stagnantes, qu'on parvient, toujours en vue de la mer, aux Saintes-Maries. Elle ne sont plus aujourd'hui qu'une bourgade, un lieu pauvre,

à peine habité par quelques ce[illegible] pêcheurs et de femmes. Mais cette bourgade a conservé son glo[illegible] nom des temps anciens.

Il y avait là, dès le VIe siècle, une église connue sous le nom de Notre-Dame-des-Barques, et ce nom persista jusque vers le XIIe siècle, époque où commença de s'imposer à l'imagination populaire la légende selon laquelle les Juifs, voulant se débarrasser des principaux témoins de la vie et de la mort de Jésus, les auraient, n'osant les tuer, placés dans une barque « sans avirons, sans rameurs et sans provisions », qui les aurait amenés miraculeusement sur cette rive. Il y avait Marie-Jacobé, sœur de la Vierge-Mère, Marie-Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean, Lazare, que Jésus avait ressuscité, les deux sœurs de Lazare, Marthe et Marie-Magdeleine, Maximin, Sidoine, la servante Marcelle, et la servante égyptienne Sara. Qu'advint-il après l'atterrissement de ces futurs saints et saintes ? Lazare alla évangéliser Marseille, Maximin et Sidoine prêchèrent à Aix la foi nouvelle; Marthe, suivie de Marcelle, délivra le pays tarasconnais de sa Tarasque. Marie-Magdeleine alla s'enclore pour trente années dans la solitude d'une « baume », qui devint la Sainte-Baume, près d'Oriol. Mais Marie-Jacobé, Marie-Salomé et Sara restèrent en Camargue. En 1448, devant le roi René, on découvrit leurs ossements



Les Saintes. Pèlerinage du 24 mai. Bénédiction de la mer.

sous l'abside de l'église qu'on avait, au XIIe siècle, rebâtie en petite forteresse pour résister aux pillards normands et sarrasins. L'humble bourg devint alors un pèlerinage très illustre, enrichi par des dons incessants.

Cette église fortifiée se dresse isolément à quelques pas de la plage où somnolent des esquifs. On la découvre d'assez loin, dominant les marais et le groupe des maisons de sa masse trapue, surmontée d'un petit campanile. Elle est formée de trois chapelles superposées. Il y a une crypte sous l'abside. C'est là qu'on trouva les reliques, et qu'on a placé la châsse contenant les cendres de Sara, la servante noire, sanctifiée plus tard avec les femmes auxquelles elle s'était dévouée. Et si la châsse est banale, l'autel est fait d'un sarcophage antique. Au-dessus de la crypte s'étend l'abside proprement dite, dont l'autel est entouré de colonnes antiques, et dont la forme est celle d'une carène renversée, nue, de couleur très sombre, d'aspect presque barbare, donnant en tout cas une violente sensation de recul au fond des âges. Un escalier conduit à la terrasse, au chemin de ronde qui couronne cette singulière église-donjon : et là se place la troisième chapelle. C'est là que sont les restes sacrés des saintes Maries, dans un très vénérable coffre cerclé de fer avec des ornements



En Camargue. Une manade.

Gardian de Camargue.

naïfs rappelant les épisodes de la traversée. Deux fois par an, les 23 et 24 mai et le 22 octobre, des pèlerinages imposants font déplacer ce coffre. C'est peut-être le seul cas de reliques placées non dans la profondeur d'une église, mais à son sommet, sous le ciel. On les lie à une chaîne, et un système de poulies fait descendre la châsse ainsi suspendue, par une sorte de puits maçonné, à travers la voûte de l'abside, jusqu'au sol de l'église inférieure. Aux chaînes, on attache une multitude d'humbles bouquets offerts par les pauvres fidèles. En mai surtout, le pays habituellement désert est envahi par une multi-



Capture d'un taureau.



Les Saintes. Une ferrade. Arrivée des taureaux.

tude qui entonne des cantiques et contemple avec extase ce cercueil sacré qui descend du ciel sur les têtes inclinées. Toucher le bois séculaire est pour tous une promesse de guérison et de bonheur. Après deux jours, le cabestan invisible remonte les reliques vers la petite chapelle du toit, laquelle ressemble à un boudoir aux boiseries vertes, aux rocailles dorées, que la générosité des Beaucairois enjoliva ainsi au XVIIIe siècle. Et la foule redouble ses chants en voyant les saintes regagner le ciel. Mais de très nombreux dévots les ont veillées en passant la nuit dans l'église. On remarquera que Sara est restée à l'écart. Elle est aussi honorée et béatifiée que les deux autres, mais, quand même, elle était leur servante, et Egyptienne, et noire. Il y a une nuance. Cette nuance prétexte la venue d'innombrables bohémiens, dont sainte Sara est la patronne, et on prétend qu'ils élisent leur reine devant la châsse qu'ils ont payée eux-mêmes, ceux de Béziers dit-on. Ce sont surtout ces bohémiens et bohémiennes, s'étant mis en route de tous les points du monde, qui forment, dans la nuit du 23 au 24 mai, la garde d'honneur dans la crypte. On recommande discrètement, lorsqu'on se mêle à eux, de garer chaînes de montre, bagues et porte-monnaie. On trouve là les types les plus mystérieux, hommes fanatiques, femmes aux bijoux d'argent, aux

châles vivement coloriés, aux sombres regards. Les Provençales venues d'Arles et les sévères Languedociennes venues des zones cévenoles s'en écartent avec crainte et dédain. Il est visible qu'elles font une différence entre les deux saintes d'en haut et la sainte de la crypte, qui devait être un peu diablesse comme ces vagabondes qu'elle protège. Les cérémonies n'en sont pas moins très émouvantes. Elles prouvent combien la Provence tient à ses Maries tutélaires. On retrouve là, avec plus de pureté, l'élan des foules de Lourdes. Et n'oublions pas que c'est sur le toit-terrasse de cette église, face à l'azur, que, dans le dernier chant de son immortel poème, Mistral a fait mourir auprès des Saintes, Mireille désespérée d'amour, épuisée par sa longue course dans la Camargue. Evitons de regarder à l'entrée du pays la médiocre petite statue de Mireille qu'on a tenu à y ériger. La vraie Mireille, invisible, mais vivante, c'est avec les yeux de l'âme qu'il faut l'imaginer au faîte de l'église-forteresse.

Au dehors, le spectacle est fort curieux, car il ne faut pas compter sur le modeste café-hôtel de la bourgade, ni sur les quelques chambres trouvées chez l'habitant par des privilégiés, pour loger cette multitude



Les Saintes. Une ferrade. Les razeteurs.

qui campe dans des roulottes, des carrioles, des autos, sur la plage et aux coins des rues, et une sorte de kermesse se tient dans tout le pays. Le second jour, on se presse dans le sable parsemé de maigres tamaris pour voir la bénédiction de la mer par l'archevêque d'Aix. Il la donne à bord d'une barque, tandis que des hommes entrent un peu dans l'eau en portant sur leurs épaules les statues des saintes qu'on a extraites de l'église et qu'accompagne le clergé. Les fêtes se terminent par un carrousel des « gardians » sur la place, avec de gracieux et adroits exercices, et une « ferrade », c'est-à-dire la marque au fer des jeunes taureaux. Les cavaliers armés de tridents ont cherché et rassemblé, après mille ruses, les taureaux errants dans la plaine, ils les ont empêchés de s'échapper, et ils les ont ramenés jusqu'aux Saintes. Après la cérémonie de la marque des bouvillons à l'ombre de l'église, dans une arène improvisée avec une clôture de chariots, on donne le spectacle d'une de ces courses provençales qui sont des jeux d'adresse, sans la brutalité sanglante des corridas espagnoles.

Ceci nous amènerait à parler de l'existence si pittoresque de ces « gardians » de la Camargue qui vivent dans le delta du Rhône, dans



Un gardian.

Chevaux camarguais.

cette région de salines, de marais, qui se concentre autour du vaste étang de Vaccarès, et qu'on essaie de dessécher et de planter de vignobles submersibles. L'eau n'a guère plus de cinquante centimètres de profondeur, la terre, saturée de sel, est aride. Dans les pâturages paissent de nombreux troupeaux de moutons, de chevaux sauvages, et des « manades » de taureaux. Les propriétaires de ces troupeaux et de ces manades sont souvent des gentilshommes de vieille race provençale qui préfèrent à tout le modernisme une vie libre et primitive dont les conditions n'ont guère changé depuis le moyen âge.



Aux Saintes.



Les Martigues. Canal Saint-Sébastien.

Et ils ont grand air avec leurs houseaux, leurs chemises de couleur, leurs feutres plats et leurs longs tridents : toujours montés sur leurs alertes petits chevaux, ils font songer aux cavaliers andalous. On trouve parmi eux des poètes comme Joseph d'Arbaud ou le marquis de Baroncelli, qui continuent la noble tradition mistralienne et défendent en grands lettrés la langue et le passé de leur pays. Leur vie est trop particulière, elle exige trop d'initiation, pour qu'il en soit parlé ici : mais que le lecteur se dise bien que, pour comprendre à fond la Provence et son âme, rien ne vaut une lecture attentive de *Mireille* et du *Poème du Rhône*. Ce que le touriste peut saisir plus aisément au passage, c'est le charme de ces étendues, de ces ciels immenses, de ces magiques effets de lumière qui évoquent la sérénité antique.

On arrive ainsi, en passant le grand Rhône, au golfe de Fos et à Saint-Louis-du-Rhône, ville créée tout récemment pour redonner de l'activité commerciale par les voies fluviales. De très grands travaux ont été faits là, mais rien n'y concerne l'art ou l'archéologie. De Saint-Louis et de Bouc, un canal conduit à un étang plus important encore que celui de Vaccarès, l'étang de Berre, véritable mer intérieure. Le paysage qui l'environne présente les mêmes caractères que celui de la Camargue,

et on peut dire encore qu'il fait songer au Zuyderzée ou à la région côtière de la lagune vénitienne entre Chioggia et Mestre. De rares villages, comme Istres, Berre, sont posés au milieu des salines qui brillent au soleil. Le joyau, c'est Martigues, qui fut jadis une principauté, et n'a plus qu'environ six mille habitants. Traversée de canaux, dorée par le soleil, construite avec un sens extrême du pittoresque, cette petite cité mérite réellement son surnom de « Venise provençale » et l'amour que lui ont voué les peintres depuis Ziem jusqu'aux impressionnistes. C'est un des coins les plus reproduits de toute la Provence. Au nord de l'étang, le vieux village de Saint-Chamas possède une merveille romaine, le pont Flavien, sur le ruisseau de la Touloubre, pont majestueux à chaque extrémité duquel s'élève un petit arc de triomphe corinthien. Mais nous touchons ici à la grande voie ferrée de Paris-Marseille qui, depuis Arles, traverse en droite ligne la plaine de la Crau, limitée par le grand Rhône et les Alpilles, à l'ouest et au nord. C'est une région désolée, sur laquelle souffle presque constamment un si furieux mistral qu'on a dû planter une véritable



Les Martigues. Sainte-Madeleine.

muraille de cyprès pour protéger les trains et amortir le choc des rafales incessantes. On donne à la Crau l'étymologie celtique de *craigh.* Les Romains l'appelaient *Campus Lapideus* ou *Cravus.* La légende raconte qu'en ce lieu Hercule fut arrêté par un géant nommé Albion, et que, n'ayant plus de flèches, il invoqua le secours de Zeus, qui écrasa le bandit sous une pluie de pierres. Il est vraisemblable que ces milliards de cailloux furent amenés là par le Rhône, dont le cours a dû se modifier, et on a supposé aussi que la Durance atteignait là directement la mer. Quoi qu'il en soit, la Crau est une petite Arabie Pétrée que traversent en vain des canaux d'irrigation; on se félicite de ne la voir qu'en passant, d'une portière de rapide. Mais bientôt apparaît, derrière Saint-Chamas, cet étang de Berre que les voyageurs non avertis prennent déjà pour la Méditerranée. Quelques stations insignifiantes, vite « brûlées » : des rochers assez sauvages, formant un défilé appelé « Pas-des-Lanciers », alors qu'il s'agit du « Pas de l'Ancié » (anxiété, angoisse, en provençal) : un très long tunnel, celui dit de La Nerte... Et brusquement on débouche en pleine lumière, à l'Estaque, on discerne dans un éblouissement la mer de lapis-lazuli, les îles roses. Marseille est là.



Le Pont Flavien.

Marseille. Les quais et la Major.

DE MARSEILLE A L'ARGENS

MARSEILLE

SON origine se perd presque dans la nuit des temps. Il se peut qu'elle ait été due à ces étonnants Phéniciens, à ces « Phoun » dont la civilisation puissante est à peu près inconnue, et dont on sait seulement qu'ils furent de grands navigateurs, et fondateurs de cités et de comptoirs dans toute la Méditerranée. Ce dont on est un peu plus sûr, c'est que, six siècles avant notre ère, des



Le « Djemé » à quai.



MAR



-Port.

Phocéens débarquèrent dans cette baie abritée des vents. Ils y trouvèrent des habitants, avec lesquels ils s'entendirent. Ceci est symbolisé par la jolie légende de Protis et de Gyptis. Celle-ci, fille du roi du pays, devait offrir une coupe, dans un festin, à l'époux qu'elle aurait choisi. Séduite par la bonne grâce du jeune chef phocéen Protis, invité au repas, c'est à lui qu'elle offrit la coupe nuptiale, et cette union ne créa aucune discorde entre les étrangers survenus et les premiers occupants. La colonie se développa rapidement : elle devint la *Massalia* des Anciens, assez forte pour battre en combat naval les Carthaginois alliés aux Ligures, et se rendre maîtresse de toute la Méditerranée occidentale, en fondant des colonies comme Nice, Antibes, La Ciotat ou Agde. Des explorateurs comme Euthymènes et Pythéas poussèrent jusqu'en Afrique, passèrent les



Marseille. Le Vieux-Port. Quai de la Rive-Neuve.

colonnes d'Hercule, et s'aventurèrent en Europe septentrionale.

Cette race de marins et de commerçants avisés et hardis connut la prospérité que devait connaître plus tard la race un peu analogue des pêcheurs de Venise. Cependant, jalousée et menacée par les peuplades de la vallée du Rhône, elle prit la décision d'appeler les Romains à son aide, vers 140 avant J.-C. Et ce fut à cause d'elle que les fils de la Louve, franchissant les Alpes, s'installèrent en Provence et la prirent pour base d'opérations dans la conquête progressive des Gaules. *Massalia* resta pourtant indépendante, jusqu'au jour où elle se mêla, un peu par force, aux discordes civiles de la République romaine agonisante. Elle prit parti pour Pompée, et en 49 César l'assiégea et la prit. Dès lors,



Pêcheur de corail.

Sur le Vieux-Port.



Objectif Som Berthiot

Le pont transbordeur. Au fond Notre-Dame de la Garde.

Le château d'If.

elle partagea le destin romain, la gloire de l'Empire, puis ses désastres.

Au IIIe siècle, saint Victor y apporta la doctrine chrétienne. On prétend même que, dès le Ier siècle, Lazare le ressuscité, venu aux Saintes-Maries, avait commencé cette prédication, après s'être séparé de ses compagnons de traversée miraculeuse. Et Marseille a longtemps soutenu que l'esquif avait abordé à son rivage et non aux Saintes, jusqu'au jour où la découverte des restes des deux Maries et de Sara ruina cette hypothèse. De grandes vicissitudes étaient



Marseille. Façade de l'Hôtel de Ville sur le Vieux-Port.



Amateur de fruits de mer.

promises à Marseille. Les Wisigoths la pillèrent, puis les obstinés Sarrasins, les pirates qui, durant plus de dix siècles, prirent l'habitude de débarquer, de voler, d'incendier, sur toute la côte de Sète à Gênes. Le royaume d'Arles, brillant et éphémère, s'annexa la riche cité, puis elle fut reliée aux domaines des puissants comtes de Provence. Alphonse d'Aragon la saccagea en 1423. En 1481, elle fut réunie à la couronne de France avec toutes les terres provençales. En 1524, elle résista victorieusement aux assauts du connétable de Bourbon, le fameux traître, et les femmes du peuple elles-mêmes, se distinguèrent dans cette défense. Plus tard, son esprit d'indépendance la poussa à refuser de reconnaître l'avènement d'Henri IV, et à prendre parti, ultérieurement, pour la Fronde, ce dont le Roi-Soleil la punit en supprimant ses franchises. Quarante mille Marseillais périrent durant la





Marchand de fruits de mer.



Marseille. Restaurant du Vieux-Port.

peste de 1720, une des plus tristement célèbres parmi celles qui ont désolé l'Europe, et où s'illustrèrent par leur charité le chevalier Roze et l'évêque de Belsunce. Lorsque survint la Révolution, Marseille ne fut pas royaliste comme le reste du Midi, mais elle fut fédéraliste et amie des Girondins, ce qui lui valut, après maints tumultes sanglants, d'être soumise aux guillotinades de la Terreur. On sait que c'est par hasard que le « Chant de l'armée du Rhin » composé par Rouget de Lisle dut son nom de « Marseillaise » à des volontaires méridionaux qui l'avaient adopté après bien d'autres et apporté à Paris. Marseille subit l'Empire en le détestant au point qu'en 1814 la populace, aussi violente que celle d'Avignon, assassina de nombreux bonapartistes et même de malheureux mamelucks que Napoléon avait installés à Marseille.

Ces souvenirs n'empêchèrent point Napoléon III et l'impératrice Eugénie d'être accueillis triomphalement, un demi siècle plus tard, dans cette ville dont ils avaient compris l'importance et qu'ils comblèrent de bienfaits. Les tourmentes politiques et sociales de 1830 et de 1848 avaient eu de dramatiques répercursions sur ces citoyens indépendants,



Marseille. Barques du Vieux-Port.



Marseille. Sur les quais.

orageux, très passionnément régionalistes, jaloux de leur autonomie, ayant pourtant le goût de la prospérité et de l'ordre.

La conquête de l'Algérie, puis le percement de l'isthme de Suez furent les grands faits qui, décuplant l'importance commerciale et maritime de Marseille, en firent une cité de tout premier rang; on comprit la nécessité de réformer l'hygiène, l'urbanisme de la ville et de soigner sa parure. « Il y a », écrivait auparavant le spirituel Marseillais Méry, « seulement deux monuments, ici, mais ils sont magnifiques : la mer et le ciel ».

Le Second Empire voulut plus, sinon mieux, et c'est de lui que datent presque tous les bâtiments officiels : Bourse, Préfecture, Palais de Justice, Major, Palais de Longchamp, diverses églises, dont on peut tout au moins dire qu'ils représentent avec cohérence un ensemble typique du style Napoléon III. D'immenses travaux de voirie, entrepris, à la même époque, se prolongèrent sous la République, bien qu'en 1871, Marseille ait eu son essai de Commune, suivi d'une sanglante répression. Depuis, le calme n'a été troublé que par deux ou trois échauffourées anti-italiennes.



Marseille. Abbaye de Saint-Victor.



Marseille. Le fort Saint-Jean.

De tout le passé il ne reste à peu près aucun vestige. Il n'y a que l'antique abbaye de Saint-Victor, noire et pittoresque, non loin de l'entrée du Vieux-Port. C'était saint Cassien qui l'avait fondée en 440, mais elle fut plusieurs fois réédifiée, notamment par Urbain V qui, au XIVe siècle, la flanqua de tours crénelées. La crypte qui, en partie, remonte au IIIe ou au IVe siècle, ténébreuse, renferme une Vierge noire, une croix qu'on prétend être celle où l'on cloua saint André, et des tombeaux de soldats qui périrent avec saint Victor leur officier, plutôt que d'abjurer la foi chrétienne. Il y a encore les deux forts qui défendaient l'entrée du port, le fort Saint-Nicolas ou d'Entrecasteaux, et le fort Saint-Jean ou Grasse-Tilly : celui-là, qui appartint aux chevaliers de Malte, fut reconstruit par le roi René puis par Louis XIV : l'autre est une œuvre de Vauban. Tous deux ne servent plus qu'à donner à l'entrée par mer une belle ordonnance décorative, que le pont transbordeur récemment installé n'a pas réussi à gâter tout à fait. On chercherait en vain à Marseille un autre monument ancien, un vestige grec ou romain. Tout y est moderne, il faut en prendre son parti, et demander à cette ville ce qu'elle peut présenter : le prestige du premier port de France, habité, dans un paysage

magnifique, comparable à celui de Barcelone, par plus d'un demi-million de citoyens actifs, remuants et joyeux.

Nous n'avons pas ici à faire la psychologie des races, encore moins à discuter le bien fondé des appréciations plus ou moins fantaisistes du caractère marseillais, réputé et raillé pour sa hâblerie et ses « galéjades ». Nous dirons seulement que Marseille est une ville très cosmopolite, dont les origines grecques ont été effacées sous un afflux séculaire de gens de toutes nations, en sorte que ce qu'on appelle, sans précision, le caractère marseillais, incarné par un « Marius » légendaire, est profondément différent du caractère provençal. La Provence que nous avons étudiée précédemment est une petite patrie très homogène, très fermée, très fière et jalouse de son passé dont elle surveille pieusement les moindres reliques. Ses citoyens ont conservé la gravité, la réserve romaines : ils sont imaginatifs certes, mais graves, et plutôt ennemis de l'exagération et du bruit. Ce sont des terriens, des pasteurs. Les gens des Baux, de la Camargue, de la vallée de la Durance, sont tout autres que les Marseillais démonstratifs et aventureux. Encore doit-on distinguer, à Marseille



Marseille. Débardeurs.



Une rue du vieux Marseille.



Marseille. Au marché.

même, entre les familles de vieille souche provençale, dans les intérieurs desquelles on retrouve ce même calme et cette même dignité romaines, et la population flottante, grecque, espagnole, italienne, levantine; il ne faut pas juger d'après les flâneurs des cafés de la Canebière ou les dockers de la Joliette. Ce sont ceux-là pourtant qui constituent l'apparence marseillaise, et la foule la plus amusante, celle qui peuple le pourtour du Vieux-Port, et spécialement le quai du Port et la très plébéienne place Victor-Gelu, auprès de l'Hôtel de Ville.

Quiconque veut se rendre compte de la prodigieuse animation de cette multitude, de sa belle humeur, de ses rires, de son bagout, de sa musardise au soleil, de ses mille petites industries, doit aller là flâner aussi devant les bateaux amarrés. Il lui faudra seulement ne se point effaroucher des propos souvent salés, mais si drôlatiques, et ne se risquer qu'à bon escient dans le dédale des ruelles qui avoisinent la vieille église des Accoules. Ces ruelles sont malodorantes et on ne peut plus mal famées; mais il y en a de telles dans tous les grands ports, et vraiment le peintre et l'aquafortiste peuvent y être tentés, d'autant plus que sur

ces logis lépreux, vétustes, hantés par les matelots et les débardeurs, un soleil magique prodigue des effets dignes de Rembrandt, et fait comprendre comment Hugo a pu, dans un vers, parler de « torchons radieux ». Dans tout le Midi d'ailleurs, comme en Espagne ou en Italie, l'usage est de pavoiser les façades avec une lessive multicolore qui prend des airs de drapeaux, et il ne faut pas trop exiger en matière d'hygiène, bien qu'à Marseille on ait fait en ce sens de gigantesques efforts. La lumière et le



On vend des « pommes d'amour ».

mistral arrangent tout ! Le spectacle du Vieux-Port est inoubliable, et, le soir, il devient enchanteur et pathétique. Il fait comprendre aussitôt qu'on ait appelé Marseille « la porte de l'Orient ». On le comprenait mieux encore lorsque, pendant la Grande Guerre, les divisions hindoues, les troupes marocaines, les Sénégalais, se mêlaient aux soldats français, britanniques, russes, en une confusion prodigieuse. Mais c'est en tous temps que cette cohue du Vieux-Port, après les heures dorées, se résout en une

Et voici pour l'aioli.



Marseille. Vue prise de Notre-Dame de la Garde



LA CATHÉDRALE, LES VIEUX QUARTIERS ET LES BASSINS.

immense impression de poésie vivante, quand les étoiles scintillent au-dessus de la forêt des mâts.

Ce Vieux-Port, qui reste le véritable centre de la ville, est d'ailleurs depuis longtemps très insuffisant, et on n'a cessé, depuis quatre-vingts ans, de développer d'énormes jetées, de construire des docks, d'aménager des bassins nouveaux : Lazaret, Arenc, Gare maritime, radoubs. La jetée de la Joliette, à elle seule, a plus de quatre kilomètres et demi de longueur. On peut contempler ce superbe ensemble, ce peuple de paquebots, du haut de l'esplanade où s'élève, solitaire et majestueuse, la Major, c'est-à-dire la cathédrale, Sainte-Marie-Majeure. Elle est complètement moderne, à côté des restes de la cathédrale primitive bâtie sur les ruines d'un temple de Diane : mais c'est une fort belle œuvre de Vaudoyer, Espérandieu et Révoil. Ils ont adopté le style néo-byzantin et l'ont appliqué avec une entière pureté, prodiguant les marbres et les mosaïques, mais évitant cet effet de richesse ostentatoire qui rend si rebutante, par exemple, la Notre-Dame-de-Fourvières de Lyon. L'édifice est bien mieux qu'un adroit pastiche, c'est une œuvre de goût et de foi à laquelle il ne manque que la patine du temps. Il a peut-être le tort d'être trop éloigné du centre. Mais la vue qu'on a, de la terrasse de la Major, sur les grands



La Canebière. Les allées de Meilhan.



La Canebière, la Bourse. Au fond, le Vieux-Port et le pont transbordeur.

navires, les quais, la mer et les îles, est absolument admirable : nulle part on ne peut mieux juger de la puissance de la cité et de la majesté de son cadre naturel — et non plus, hélas ! de la brutalité du mistral, qui ne permet pas toujours au touriste de s'attarder au spectacle sans risquer d'être emporté par-dessus les balustrades.

Ne quittons pas le bord de la mer sans dire des îles, aperçues au large, les quelques mots qu'elles méritent. Pomègue et Ratonneau ne sont que des rochers. La troisième île contient le lazaret dit du Frioul, et le trop fameux château d'If. C'est un fort du XVIe siècle, déclassé et transformé jadis en prison. On n'en parlerait plus si Alexandre Dumas père n'avait eu la fantaisie d'y placer quelques scènes de son feuilleton, *Monte-Cristo*.

Car en ce château d'If bâti sous François Ier pour défendre la rade, il y eut des prisonniers véritables, dont plusieurs furent presque célèbres. Mais les visiteurs ne s'en soucient point; ils demandent tous à voir les cachots d'Edmond Dantès (le héros imaginé par Dumas) et de son compagnon l'abbé Faria, qui, lui, a existé, mais fut tout autre que le romancier ne l'a dépeint. Et on montre bénévolement ces prisons. C'est une jolie preuve de la puissance communicative de la fiction, bien que *Monte-*

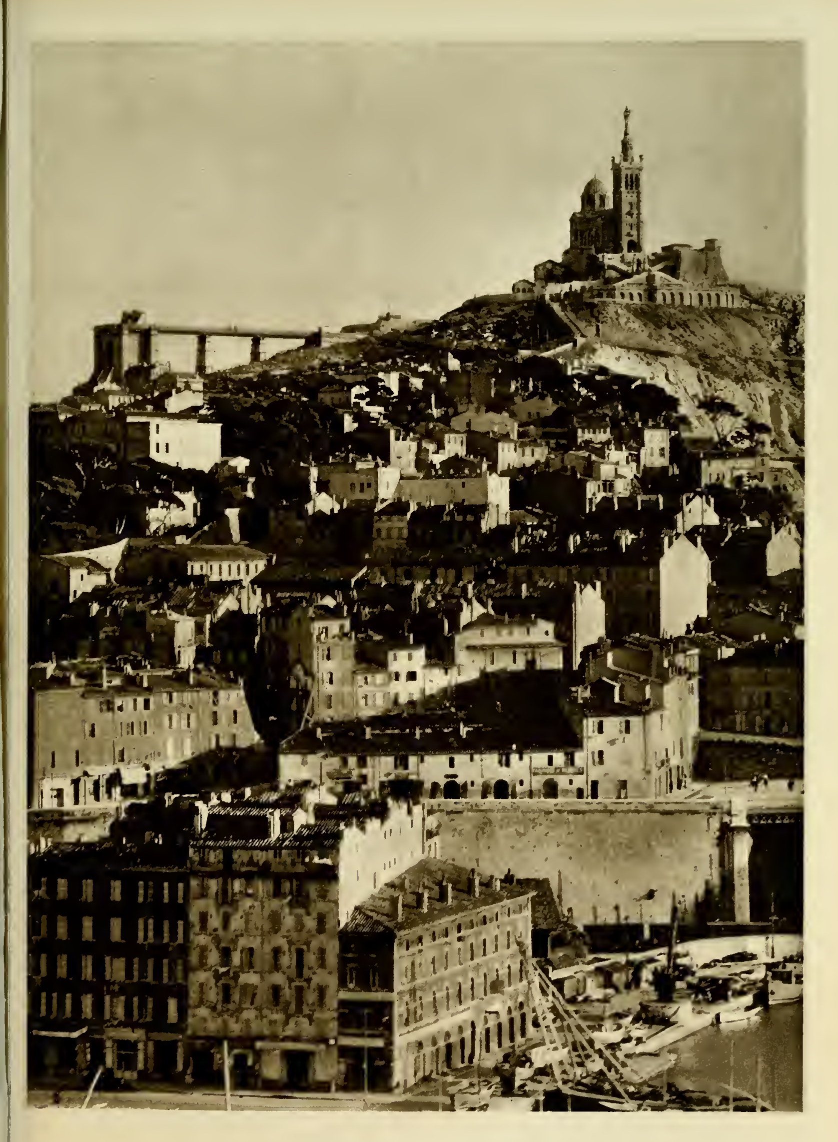
Cristo, dont le succès populaire fut énorme, ne se lise plus guère; les romans policiers, dont il a été un archétype, l'ayant détrôné.

Et notons que le grand et banal bâtiment qui domine à gauche l'entrée du Vieux-Port, sur un promontoire au delà du fort Saint-Nicolas, est un ancien palais de l'impératrice Eugénie, devenu l'Ecole de Médecine, avec jardin public. Les Marseillais l'appellent toujours « le Pharo », à cause de l'ancien phare. On a de là une vue parfaite sur le large, sur le port, et sur le panorama de la ville, fermé par un cirque de collines vaporeuses.

La cité elle-même, lorsqu'on l'aborde depuis le Vieux-Port par la Canebière, est d'un aspect riant et luxueux. Elle est coupée en deux par cette belle voie qui englobe aujourd'hui, bordée de beaux arbres, les allées de Meilhan, le cours du Chapitre, puis on atteint les boulevards de Longchamp et de la Madeleine, montant doucement vers le plateau où s'élève le palais de Longchamp, qui précède le jardin zoologique. D'autres rues transversales, les rues de Rome, Saint-Ferréol, le cours Lieutaud, ont dans les temps modernes aéré et assaini heureusement les dédales du vieux Marseille. Et de la place Castellane part cette superbe promenade du Prado qui, par un vaste détour, va rejoindre le littoral au sud de la ville. C'est une promenade bien captivante qu'on peut faire et que facilite



Environs de Marseille. Calanque de Sormiou.



Notre-Dame de la Garde.

le tramway, depuis le Pharo et l'anse des Catalans jusqu'au vallon de l'Oriol, à l'anse de Malmousque, aux bains de Roucas-Blanc, à l'embouchure de la gentille Huveaune et aux bains qui terminent le Prado. La mer est enivrante, et non moins enivrante la célèbre bouillabaisse qu'offre maint restaurant savoureux et qui est, avec l'aïoli plus redoutable, un des régals classiques du pays de la cuisine à l'huile. A l'extrémité du Prado long de plus de trois kilomètres, près de la mer et aux bords de l'Huveaune, se trouve, dans un beau parc, le petit édifice dit château Borély dont les deux étages renferment un agréable musée d'archéologie, logé dans des salons Louis XVI.

On ne peut plus guère noter, dans la ville, que l'arc de triomphe de la place d'Aix, à mi-chemin entre la gare et la Joliette, monument achevé en 1832 sur un modèle antique, destiné à commémorer la prise du Trocadéro par l'armée du duc d'Angoulême, mais transformé, après la déconfiture du régime bourbonien, en une sorte d'hommage aux armes de la première République et de l'Empire, avec des bas-reliefs de Ramey et de David d'Angers. Et on ne sait trop pourquoi on a ajouté



Cassis.



Un cabanon à la calanque des Goudes.

récemment cette dédicace : « A la République, Marseille reconnaissante ».

Tout récemment, on a dressé sur la Corniche, dans une situation admirable, un monument aux Morts de l'armée d'Orient qui, dû au sculpteur Sartorio et à l'architecte Castel, est vraiment beau. C'est devant lui que se disposait à aller s'incliner le roi Alexandre de Yougoslavie lorsqu'il fut assassiné.

La Bourse, le Palais de Justice et la Préfecture sont des monuments fort cossus, comme il sied à une ville de riches marchands. Les églises n'offrent à peu près aucun intérêt. Celle des Augustins, ou de Saint-Vincent-de-Paul, édifiée au cœur de la ville nouvelle, entre la Canebière et le palais de Longchamp, est l'œuvre honorable de l'abbé Pougnet, qui construisit aussi la cathédrale de Carthage sur les vestiges de la citadelle de Byrsa.

Il faut en venir à un édifice qui, pour être de la même époque impériale n'en a pas moins l'attrait d'une belle réussite. C'est le palais de Longchamp, dû à Espérandieu. Ses deux bâtiments sont élégamment reliés par un hémicycle de colonnes à un arc de triomphe central qui dissimule le château d'eau où aboutit l'aqueduc amenant à Marseille les eaux de la Durance depuis Pertuis et Roquefavour. Derrière cette masse architec-



Musée de Marseille. Loubon.



C VERS LE MILIEU DU XIXe SIÈCLE.



Puvis de Chavannes. Marseille colonie grecque.

turale d'un fort imposant effet, il y a un ravissant jardin zoologique. L'un des bâtiments contient le musée d'histoire naturelle, l'autre le musée des Beaux-Arts. Et celui-ci offre un choix d'œuvres anciennes dont plusieurs sont d'une attribution contestable. On y accède par un escalier double dont les paliers sont décorés de deux des peintures murales les plus admirables que Puvis de Chavannes ait jamais faites : *Marseille colonie grecque*, où l'on voit une foule antique ébaucher la ville au bord d'un magnifique paysage maritime, et *Marseille porte de l'Orient*, vue d'un navire où se pressent les types variés de l'Afrique et de l'Asie. Auprès de ces deux chefs-d'œuvre, tout pâlit. Considérons cependant avec plaisir quelques maquettes de Puget, notamment l'admirable *Faune*, des portraits de Drouais, Nattier, Tocqué, Hyacinthe Rigaud, un Pérugin plus célèbre qu'attachant, une puissante *Chasse au sanglier* de Rubens, un beau Moretto, un Poussin, un Corot, un Panini, un Millet remarquable. Cela compense bien des prétentions naïves du catalogue.

On peut surtout trouver de quoi se faire une idée assez complète de l'école provençale du XIXe siècle, si mal connue, bien que le musée ne contienne aucun Daumier (né à Marseille), aucun Cézanne, et que l'admi-

rable Marseillais Monticelli ne soit représenté que par deux toiles insignifiantes. L'école provençale de la fin du XVIIIe siècle compta en Françoise Duparc une exquise intimiste de la lignée de Chardin. On n'en connaît que quatre toiles, et elles sont ici, pour le régal des gourmets de la peinture. L'école eut ses précurseurs en Dandré-Bardon, Constantin, et l'ami d'Ingres, Granet dont Aix garde un si bel ensemble. Puis vinrent Camille Roqueplan et Prosper Grésy, romantiques à la très belle matière, Auguste Aiguier, humble garçon coiffeur qui peignait le dimanche, mourut prématurément de la phtisie, et dont un *Soleil couchant* est ici digne de Claude Lorrain; Emile Loubon, animalier et paysagiste de la plus noble tenue; Grivolas, Engalière, Barry, Cordouan; Paul Guigou, qui exprima avec plus de véracité et de charme que Cézanne les paysages de la Provence pierreuse. Il faut mettre hors de pair Gustave Ricard, qui, fils d'un changeur marseillais, devint un des plus grands portraitistes du XIXe siècle, formé à l'exemple de Titien et de Van Dyck, maître mystérieux et captivant dont rayonnent ici quelques chefs-d'œuvre, les portraits de sa mère, de Chenavard et de Loubon. Enfin, Monticelli, qui vécut misérablement, offrant pour quelques francs aux terrasses des cafés de prestigieux



Puvis de Chavannes. Marseille porte de l'Orient.



Saint-Maximin. Détail des stalles.

panneaux qu'on ne lui achetait pas toujours. Un médiocre monument au cours du Chapitre rachète mal aujourd'hui l'injustice de ses compatriotes, en général fort indifférents aux arts. Monticelli, dont les œuvres font l'orgueil des grandes collections, peignit d'étincelantes symphonies chromatiques ayant pour thèmes des scènes du Décaméron, et toute une série de marines et de paysages qui annoncèrent l'impressionnisme et dont la matière d'émail translucide est un délice. Il disait vers 1875 : « Je peins pour dans trente ans », et la prédiction s'est vérifiée, on a reconnu son génie. Cette école provençale a été composée d'hommes qui furent trop modestes, trop attachés à leur terroir, pour tenter de conquérir la gloire parisienne, si souvent factice. Seul Ricard a fait exception. Le visiteur n'en sera que plus étonné et charmé de découvrir sous ces signatures sans éclat quelques œuvres de tout premier ordre. Leur place devrait logiquement être à Aix, qui reste le centre spirituel de la vraie Provence, la terrienne, l'héritière des comtes et des papes, la gardienne des plus fiers souvenirs de la Romanité.



Musée de Marseille. Françoise Duparc. La Tricoteuse.

Enfin, il faut faire l'ascension de Notre-Dame de la Garde. Cette chapelle est encore due à Espérandieu, qui l'a édifiée en style néo-byzantin sur les vestiges d'un sanctuaire médiéval, avec



Musée de Marseille. Ricard. Portrait de Loubon.



La Sainte-Baume. Intérieur.

une seule nef ornée de mosaïques et, dans la crypte, une *Mater dolorosa* de Carpeaux. C'est, comme l'attestent les innombrables ex-votos, un lieu de pèlerinage très célèbre que cette chapelle surmontée d'une Vierge dorée, et juchée au haut d'une colline rocheuse, dénudée, après de vieux quartiers aussi malpropres que pittoresques.

Mais l'attrait réside dans l'incomparable panorama qui découvre la pleine mer, les îles, le cirque des collines, et Marseille tout entière avec ses colossales jetées. Cela rivalise avec le paysage de Barcelone vu du mont Tibidabo, et les baies de Naples, de Palerme et de Tunis. Au crépuscule, lorsque la ville s'allume et que partent avec lenteur les grands paquebots d'Extrême-Orient, scintillants de feux, dans la brume violette et rose, le spectacle est d'une émouvante et merveilleuse grandeur.

Ajoutons que, pour concevoir vraiment toute la beauté de la ville et du golfe, il faut y arriver non par la voie ferrée au sortir du tunnel de la Nerte, mais par mer. Là seulement l'éblouissement est total.

La même réflexion vaut pour Marseille comme pour Venise, qu'il est tellement préférable de découvrir et d'aborder d'un navire franchissant les passes du Lido.

Marseille ne se peut décrire : il faut y vivre, s'y adapter, pour la bien comprendre, bien saisir ses contrastes de paresse voluptueuse et de fébrile activité, son caractère plus oriental que provençal exprimé par la jovialité, la sensualité, le fatalisme de ses habitants, le charme changeant des aspects et des scènes de la rue, l'impression de puissance enfin, qui y domine tout, dans le radieux soleil et les coups de mistral.

TOULON

La banlieue de Marseille est amusante et jolie, avec ses vallons, ses pinèdes d'où l'on découvre la mer, ses guinguettes, ses « cabanons » où va la foule des dimanches, à Sainte-Marguerite, à l'Estaque, dans les « calanques » creusées dans le roc, bien que les usines aient récemment gâté plusieurs des beaux points de vue de ce golfe dominé par la silhouette de Notre-Dame de la Garde. Dès que le train quitte la grande cité phocéenne vers Toulon, une admirable campagne commence, qui est déjà



Saint-Maximin. Les stalles.

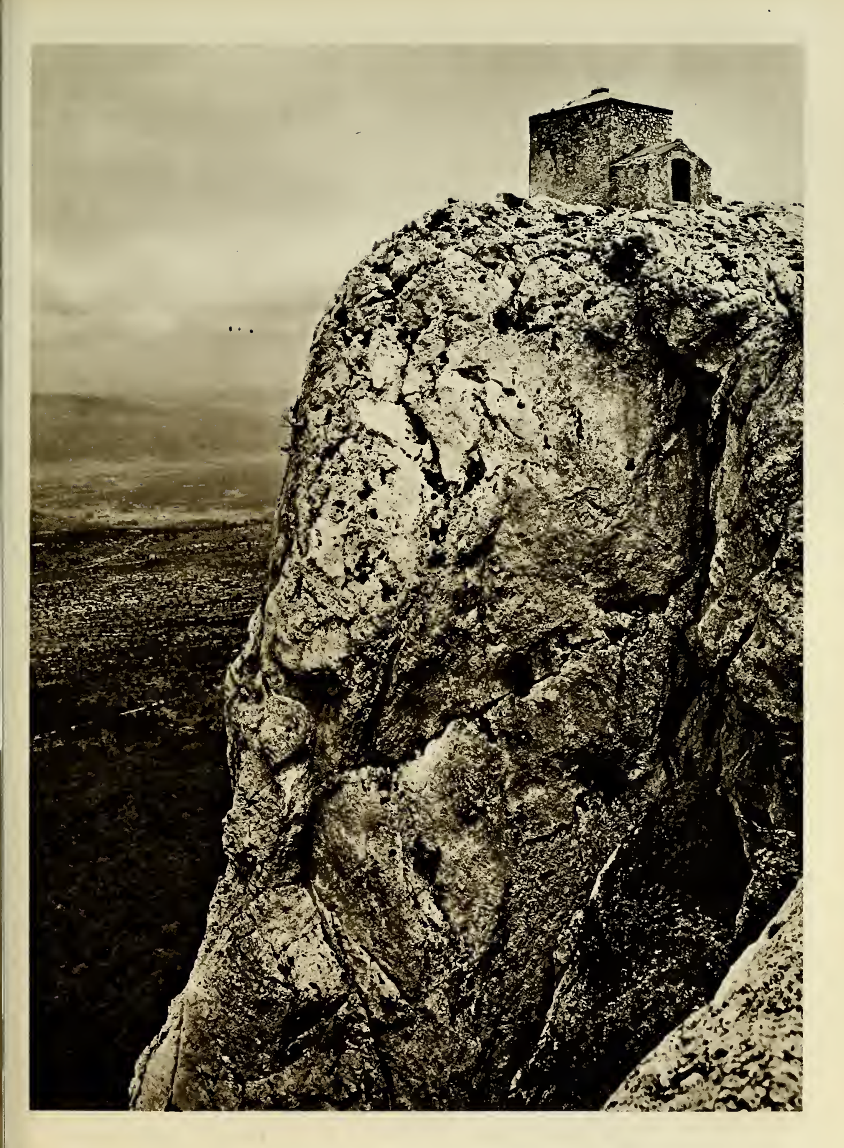
la préface de la Côte d'Azur, mais qui reste profondément provençale. C'est la plus charmante promenade qu'on puisse faire sous le soleil : collines roses, pins verts, oliviers d'argent devenant maintenant grands et superbes, haies d'aloès, bouquets d'eucalyptus, mas safranés aux tuiles mordorées, horizons bleus, voilà le décor de ces savoureux petits villages qui s'appellent La Pomme, Saint-Menet, Camp-Major, jusqu'à Aubagne qui est un bourg plus important. C'est d'Auriol, situé non loin, qu'on part pour faire, après une vingtaine de kilomètres de route, l'excursion de la Sainte-Baume, dans la montagne. La grotte célèbre où, dit-on, Marie-Magdeleine vécut et mourut après trente années de prière et de solitude, a été transformée en chapelle, comme la Salette et Lourdes.



Oratoire des Parisiens sur le chemin du Saint-Pilon.

Son intérêt se double de celui d'un admirable site, où certaines cimes atteignent près de douze cents mètres, et d'où l'on découvre la mer, Marseille et Nice. On est là en plein pays franciscain, et l'on ne peut s'empêcher de penser aux Carceri d'Assise, à l'Alverne, aux ermitages sauvages et doux où vécut saint François. La Sainte-Baume est un morceau de l'Italie.

Non loin d'elle est Saint-Maximin avec



Chapelle du Saint-Pilon.

Rade de Toulon. Une tartane et le cuirassé Provence.

son admirable église gothique renfermant les tombeaux de presque tous les saints, apôtres et compagnons de Marie-Magdeleine, Sidoine et Maximin, Marcelle et Suzanne.

Il faut en redescendre par le vallon de Saint-Pons et le village de Gémenos pour retrouver, au delà d'Aubagne, le littoral. Le petit village de Cassis, ravissant, aux célèbres calanques, est devenu une plage appréciée. Puis vient le pays de La Ciotat, où l'on pêche le corail, et qui est l'ancienne colonie massaliote de *Citharista.* Saint-Cyr, Bandol, n'ont pas d'histoire, ce qui vaut mieux pour leur paisible destin de localités riantes et heureuses, étalées aux bords de flots scintillants et à l'ombre de montagnettes boisées. On vient y chercher l'air pur, le plaisir de vivre, l'agrément de baies et d'anses aux belles



Toulon. Le long de la vieille darse.



Sous-marin et cuirassé.

formes, et on les y trouve sans la foule et la cherté de la Riviera. Même en été, l'existence est là un rêve quotidien. On atteint ainsi Sanary et son petit port, tandis qu'à trois kilomètres dans l'intérieur des terres la petite ville d'Ollioules somnole à l'entrée de gorges célèbres. On y a placé



Toulon. Porte de l'Hôtel de Ville. Atlantes de Puget.

jadis bien des scènes de brigandage, vraies ou fausses, et en fait c'était un lieu propice aux embuscades contre les voyageurs se dirigeant vers Toulon. Tout est redevenu sûr et paisible, et on ne peut qu'admirer les beautés naturelles de ce défilé rocheux, plein d'ombre et embaumé par la verdure. A La Seyne, les énormes bâtiments des Forges et Chantiers de la Méditerranée, les forts aperçus sur les crêtes, annoncent déjà Toulon.

C'est le grand port militaire de la France en Méditerranée. C'est une très vieille ville, peut-être d'origine phénicienne. Elle devint la *Telo Martius* des Romains, dont on n'y trouve d'ailleurs nul vestige, et son histoire n'offrit aucun intérêt jusqu'au XVIe siècle. Charles-Quint la prit en 1524, la rendit, et revint l'assiéger et la reprendre en 1530. Henri IV, puis Louis XIV, la fortifièrent si solidement qu'en 1707 elle tint en échec les forces alliées du prince Eugène de Savoie, des Anglais et des Hollandais. Lors de la Révolution, en 1793, les royalistes la livrèrent aux Anglais, Espagnols et Napolitains, avec le matériel de guerre et la flotte française ancrée dans le port. La Convention envoya une armée. On sait par quel prodige d'audace, avec quelle sûreté de coup d'œil, le jeune commandant inconnu qui dirigeait l'artillerie parvint à s'emparer du fort de l'Aiguillette



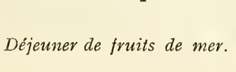
Toulon. Au marché.



Acheteur de poivrons.

qui dominait tout le port. Ce fut le début de sa prodigieuse fortune : il s'appelait Napoléon Bonaparte. Les Anglais, avant de s'enfuir, incendièrent l'arsenal et les vaisseaux captifs, et les habitants payèrent durement leur trahison. Toulon reprit plus tard son rang, et on fit en une ville formidable. Sa position naturelle l'exigeait. On n'en peut rêver de plus belle pour un port de guerre. La petite rade, aux bords de laquelle se font face la ville et La Seyne, est presque entièrement close par les petites presqu'îles de l'Aiguillette et du Mourillon : la grande rade est complètement protégée par les escarpements de la presqu'île du cap Cépet, renforcés encore par ceux du cap Sicié. Une flotte considérable peut être abritée de tout risque d'attaque ou de tempête. Et la ville et les rades sont entourées de collines qui portent des forts nombreux et puissants, notamment les cinq forts groupés sur le mont Faron. Toulon est à la fois un havre idéal et une forteresse imprenable.





Déjeuner de fruits de mer.



TOULON. QUAI DE LA SINSE.



Le « Carré du Port » et la rade. A



TATUE DU GÉNIE DE LA NAVIGATION.



Toulon. Fontaine place Puget.

La cité elle-même, qui compte environ cent mille âmes, est assez peu intéressante. Elle ne présente guère à l'artiste que son antique cathédrale romane, Sainte-Marie-Majeure, refaite en partie aux XVIIe et XVIIIe siècles, avec deux Vierges de Puget et de Canova, et de son Hôtel de Ville, dont le balcon est supporté par deux magnifiques Atlantes de Puget. On sait que ce Marseillais génial, qui était le premier sculpteur de son époque et ne put remplir tout son destin, séjourna très longtemps à Toulon, où il décorait les proues des somptueuses frégates louis-quatorziennes à l'arsenal. Celui-ci même a une fort belle porte du XVIIIe siècle, avec, comme il convient, deux statues de Mars et de Bellone. La visite de cet arsenal, ordonné par Vauban, est d'un intérêt technique incontestable : l'amateur d'art n'y trouvera que le musée naval, avec une série de belles figures et frises décoratives, œuvres de Puget et des élèves de son atelier, et deux fières images dues au ciseau du maître lui-même, une Bellone et une Renommée. Enfin, Toulon possède un musée-bibliothèque où l'on trouve quelques tableaux assez louables, mais

Hyères. Dans la vieille ville.

surtout un David et une des premières toiles d'Eugène Carrière.

C'est tout. Mais le charme de Toulon est fait de son animation, de sa gaîté lumineuse, de ses jolies passantes, de l'incessant défilé des officiers de marine et des « cols bleus » qui fourmillent dans les quartiers neufs, propres et coquets, ou dans les vieux quartiers, malpropres mais très amusants, qui avoisinent l'Hôtel de Ville et ce qu'on appelle « le carré du port » devant la vieille darse, entièrement close par des jetées sauf un passage étroit qui s'appelle encore la Chaîne-Vieille, en souvenir de la chaîne qui y était tendue. C'est une joie que d'être sur ce carré, par une belle matinée, et de contempler le va-et-vient d'une



Hyères. Vieille porte.

Hyères. Le jardin Denis.

multitude d'embarcations, d'entendre les dialogues pittoresques et pimentés des commères toulonnaises. Seule une promenade en bateau peut permettre de se rendre compte de l'extrême complexité du dessin de cette série de bassins, d'anses, de promontoires, si capricieusement découpés, qui constituent la rade fameuse, du Mourillon aux darses, à la baie de La Seyne, à l'Aiguillette, à la rade du Lazaret, à la presqu'île de Cépet où se groupent les logis de Saint-Mandrier. Ce ne sont que chantiers, usines, forts et sémaphores. Et partout se silhouettent, gris et noirs, les bâtiments de l'escadre, cuirassés, véritables cités d'acier, longs croiseurs de bataille, destroyers, torpilleurs, porte-avions et porte-mines, lévriers de la mer, poussière navale, que relient constamment une multitude de mouches d'escadre, de canots automobiles, de vedettes. Cet imposant



Les remparts d'Hyères.



Le cap Brun.

étalage de forces guerrières et industrielles n'empêche pas d'ailleurs ces côtes déchiquetées d'abriter dans leurs replis les oasis les plus séduisantes sous la protection des canons géants. Il n'y a rien de plus joli que les environs immédiats de Toulon, avec des stations balnéaires comme Tamaris et Les Sablettes alignant au ras des flots leurs villas enfouies dans la verdure, avec ce cap Sicié où s'élève la vieille petite cité déchue de Six-Fours, dont le nom est une déformation de « six forts », par allusion à six redoutes médiévales dès longtemps disparues, avec le pèlerinage de Notre-Dame de Brusq, avec les alentours du mont Faron et du mont Coudon. De partout on a, sur la ville, la rade, la haute mer, les Alpes, des vues d'une fascinante beauté.

D'HYÈRES A FRÉJUS

Elles ne font que préluder à d'autres surprises. A peine a-t-on quitté Toulon qu'on se trouve devant la presqu'île de Giens et la région d'Hyères, dont les collines d'environ trois cents mètres, dites mont du Paradis, mont des Oiseaux, chaîne des Maurettes, encadrent un paysage maritime très justement vanté.



A Porquerolles.

Port-Cros. Le port.

La petite ville d'Hyères est fière de ses palmiers, orangers et lauriers-roses, de son florissant commerce de primeurs qui l'a enrichie bien avant que les colonies d'hivernants eussent assuré sa fortune définitive. De toutes les stations balnéaires du littoral, c'est la plus ancienne. On est déjà ici sur la Côte d'Azur, qu'une convention arbitraire circonscrit de Saint-Raphaël à Menton. Les environs sont délicieux, qu'il s'agisse de Costebelle, du mont des Oiseaux, des ruines de couvent à Saint-Pierre-d'Almanarre ou de celles de la villa romaine dite *Pomponiana*.

La presqu'île de Giens, à peine rattachée à la terre par des dunes très basses, est un site isolé et magnifique, qui domine la vaste rade d'Hyères. C'est



On étend les filets.

Saint-Tropez. Chapelle Sainte-Anne.

à son extrémité, au petit fort dit de la Tour Fondue, qu'on s'embarque pour aller aux îles que les anciens appelaient *Stœchades*, et qu'un célèbre poème de Mistral a fait appeler les Iles d'Or. Elles sont quatre : l'île du Levant, l'île Bagaud, l'île de Port-Cros et l'île de Porquerolles. Mais les deux dernières sont les seules dont on parle. Elles sont très peuplées, et en partie fortifiées. Elles seraient paradisiaques si le vent n'y était parfois d'une violence extrême. Porquerolles surtout est d'une surprenante luxuriance forestière et florale. La traversée permettant d'y atteindre est, bien que courte, parfois fort difficile, comme celle



Sur la plage.



Une rue a Bormes-les-Mimosas.



Saint-Tropez. Goélette et tartanes.

de Cannes aux îles de Lérins. La radieuse Méditerranée n'a point que des sourires, et il ne faut pas trop se fier à sa sérénité bleue.

D'Hyères à l'Argens, une petite ligne d'intérêt local longe la côte, et dessert une série de stations d'hiver plus séduisantes les unes que les autres. Elles sont placées entre les monts des Maures et la mer, et tout le monde aujourd'hui connaît au moins les noms de ces localités jadis obscures, humbles agglomérations de pêcheurs provençaux dont le soleil et la beauté naturelle étaient les seules richesses, exploitées aujourd'hui par tous les privilégiés de la fortune qui fuient la tristesse hivernale du Nord. Qu'il s'agisse de Bormes, du Lavandou, de Cavalière, du Canadel, du Dattier, de Cavalaire, de Pardigon, de La Croix, des très curieux villages de Ramatuelle et de Gassin, toute description serait banale : il faut tâcher d'aller là et d'y vivre. C'est la fleur même de la Provence maritime, si différente de la Provence terrienne, et c'est, sur le rivage de France, le charme oriental. On arrive ainsi à Saint-Tropez. C'est une très vieille petite cité guerrière, où les peintres affluent autant qu'à Martigues. Elle est très fière d'avoir eu pour seigneur le grand bailli de Suffren, et d'avoir, en 1637, si bien résisté aux Espagnols qu'ils durent

lever le siège. Cet événement se commémore encore, au mois de mai, par une fête dite de la Bravade, avec de curieux cortèges. La citadelle a toujours grande allure. Quant à saint Tropez lui-même, on prétend que ce fut, au temps de Néron, un officier romain qui, converti par saint Paul, subit le martyre en 66 : et lors de la fête de la Bravade on porte encore son buste en grande pompe. Saint-Tropez est fort pittoresque, son quartier de pêcheurs est amusant, on y mange des bouillabaisses succulentes, et ce serait un séjour parfait, beaucoup moins banalisé que la Côte d'Azur, si le fâcheux mistral n'y sévissait. Les Provençaux aiment leur mistral : il est permis aux étrangers de le maudire, depuis Avignon jusqu'ici. Mais on lui doit, ainsi qu'à l'insuffisance des trains, de voir se conserver la beauté primitive de ce merveilleux littoral.

Les monts des Maures, qui s'étendent parallèlement à la mer, et que la grande ligne longe au delà du versant opposé, doivent leur nom, dit-on, au séjour séculaire de ces obstinés Sarrasins qui s'y fortifiaient et de là multipliaient leurs razzias en Basse-Provence. Ce sont de hautes collines de six à sept cents mètres, couvertes de pins d'Alep et de chênes-



Saint-Tropez. Dans le port.

lièges dont de nombreuses fabriques débitent l'écorce. Les terroirs qui les avoisinent sont d'un rouge qui, avec les verts des pinèdes, forme une harmonie puissante, faisant songer au chromatisme d'un Van Gogh ou d'un Guillaumin. Les effets de soleil, exaspérant les pourpres et les teintes violettes des ombres, y créent des éclairages fantastiques. C'est à la petite rivière du Gapeau que commence la chaîne de ces monts admirables, qui ne sont presque pas habités quoique deux voies ferrées les côtoient. On n'y trouve que quelques localités où l'on ne pourrait guère séjourner avec confort, comme Cogolin, Grimaud, La Garde-Freinet. L'excursion aux ruines de la chartreuse de la Verne, jadis célèbre et désertée depuis la Révolution, est une des promenades les plus belles qu'on puisse faire : et là encore, comme à la Sainte-Baume, c'est à Assise, au cœur ombrien, qu'il faut songer.



Fréjus. Le cloître.

Sainte-Maxime. Le port.

Lorsqu'on redescend vers la côte, on trouve encore de charmantes stations comme Sainte-Maxime et Saint-Aygulf avant de franchir l'embouchure de l'Argens, dont le cours limitait les frontières de l'ancienne Provence. Et voici Fréjus. C'est le *Forum Julii* des Romains, une vénérable petite cité déchue, dorée par le soleil, et qui garde quelques traces de son passé. Elle somnole à près de deux kilomètres de la mer, et cependant ce fut un port, que César avait fondé, et où Auguste envoya les nombreuses galères qu'il avait capturées à la bataille d'Actium, cette bataille qui, avec une autre issue, eût changé le sort du monde non



Leçon de gymnastique sur la plage.



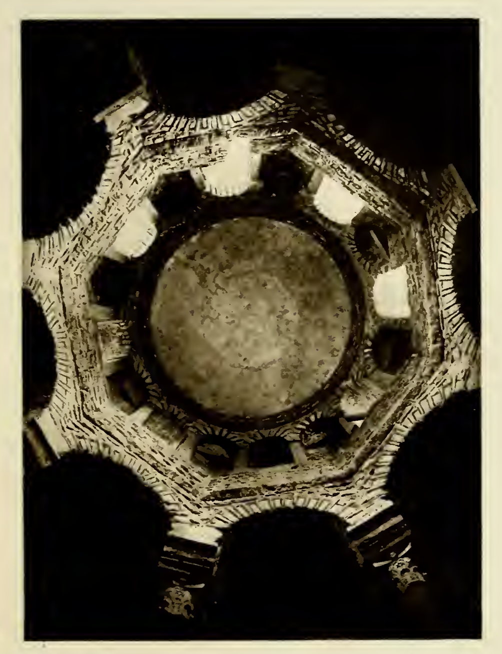
Fréjus. Les arènes.

moins que ne l'eût changé, s'il eût eu une autre forme, le nez de Cléopâtre. On voit par les vestiges de l'enceinte que Fréjus fut cinq fois plus grande qu'actuellement. Septime Sévère y fit édifier des arènes où dix mille spectateurs pouvaient trouver place. Le plan du port est encore très visible à cause d'énormes terrassements et de murailles soutenues par des contreforts et des arcades cintrées; on les appelle les citadelles ou buttes du Levant et du Couchant, et elles défendaient la rade contre les vents. Il y a aussi des restes de thermes, et une porte qui faisait partie d'un portique romain et qu'on appelle porte « Dorée » alors qu'il faut entendre « d'orée » c'est-à-dire de sortie vers la mer. Une sorte de pyramide est dite « lanterne d'Auguste ». Des vestiges de théâtre et d'aqueduc, ceux-ci encore grandioses, complètent avec un modeste musée d'antiquités la physionomie romaine de Fréjus, qui en outre est un évêché. La cathédrale est romane, du XIIe siècle, avec un reste de cloître gothique. Tout cela est ensoleillé et silencieux.

Et là se limitera notre voyage : car à quelques pas c'est la mer, et Saint-Raphaël, où commence la Côte d'Azur proprement dite. Ce n'est

point qu'elle ne soit comprise dans la Provence. Mais d'autres auteurs en ont judicieusement parlé dans d'autres volumes de cette collection (1). Elle reste surtout un royaume spécial, « le gai royaume de l'azur », la patrie cosmopolite des hivernants, où seuls les paysans descendus des Alpes-Maritimes et des Basses-Alpes apportent encore l'accent et la coutume de Provence. Le « Niçard » n'est pas le Provençal. Le ciel, et en partie les sites, sont les mêmes : l'âme est tout autre. Il y a un monde entre un habitant d'Arles ou des Baux et un habitant de Beaulieu ou de Menton, et l'annexion de la Savoie et du comté de Nice n'y a rien changé, non plus que l'unification politique et administrative.

(1) Gabrielle Réval : *La Côte d'Azur*, même collection, même éditeur.



Coupole, fenêtres et arcs inférieurs du baptistère de Fréjus.



Grasse. Jardin de villa.



Une partie de boules.

DE LA SAINTE-BAUME AU VAR

DRAGUIGNAN — GRASSE — VENCE

On peut accéder à cette région, en partant d'Aix, par la route de Meyrargues, c'est-à-dire par le chemin de fer du Sud-France. On peut aussi y accéder, depuis Toulon, par la grande ligne du P.-L.-M. qui correspond avec le Sud-France en deux points, par l'embranchement des Arcs à Draguignan et par celui de Cannes à Grasse. Les deux trajets

Draguignan. La vieille chapelle.

sont intéressants, mais le premier est certainement le plus pittoresque. Il fait mieux comprendre le caractère intime des villages et du paysage de collines si spécial à cette zone entre montagne et mer. C'est un trajet lent, qui exige de la patience. Le Sud-France est une ligne créée à la fois pour desservir des pays sacrifiés et pour doubler la grande ligne dont le défaut, au point de vue militaire, est de longer la mer tout au moins de Saint-Raphaël à la frontière d'Italie et d'être ainsi exposée au tir des escadres. Le Sud-France, si imparfait soit-il, permet des transports de troupes à l'intérieur des terres. Il n'y a rien à dire de particulier sur des bourgs comme Meyrargues, Varages, Barjols, Pontevès, Cotignac, Aups-Sillans, Salernes ou Lorgues. On y trouve des tanneries, des briqueteries : ce qui est intéressant, c'est le



Abbaye du Thoronet. Fontaine du cloître.

paysage d'oliviers, de rochers coupés de tranchées profondes, c'est la vie agricole de ces populations douces, simples, bien provençales par leur amabilité placide, leur attachement aux vieilles coutumes, et leur piété que rien n'entame, et dont témoignent encore dans cette région, des monuments vénérables comme l'abbaye cistercienne de Silvacane. On arrive ainsi, presque cahin-caha, à Draguignan. C'est une jolie ville d'environ dix mille habitants, dominée par le Malmont. Elle date du ve siècle, mais son existence est restée obscure jusqu'en 1793, moment où, pour humilier Toulon rebelle et vaincue, la première République décida de faire de Draguignan le chef-lieu du département du Var. La sentence n'a jamais été rapportée, et la modeste cité perdue dans la montagnette s'enorgueillit toujours de sa préfecture. Elle a un petit musée où l'on voit deux Rembrandt, deux Teniers, et un Panini; une église néo-gothique de Révoil, et surtout de magnifiques allées de platanes, achèvent d'orner la ville. On y trouve une place ancienne, où les habitants se réunissent et flânent, et qui est, comme dans toute la Provence, un souvenir du forum où tout se traitait, politique locale, affaires, et médisances mutuelles. Tout en haut de Draguignan,



Abbaye de Silvacane. Abside de l'église.



Cueillette des olives.

il y a une tour de l'Horloge, avec des échauguettes, dans un quartier déserté, dont les maisons vides se délitent. Dans beaucoup de ces localités provençales bâties sur des pentes, on remarque cet abandon, la vie descend, se réfugie dans les quartiers bas. Le chemin de fer et l'auto ont redonné un peu de vie, pas beaucoup : l'exode est une des conséquences de la fiévreuse existence contemporaine. Les jeunes ne veulent plus s'ennuyer et moisir là où leurs pères ont vécu, ils vont chercher fortune dans les villes, attirés par la mirifique tentation du cinéma et de tout le reste, et les logis ancestraux meurent un à un. Il n'y a plus d'animation qu'autour des deux ou trois cafés, sur la place où jadis l'arrivée de la poste était l'événement du jour.

La grande ligne Paris-Vintimille peut mener à Draguignan par Les Arcs. Elle quitte Toulon par La Garde et La Pauline d'où se détache l'embranchement d'Hyères, remonte la jolie vallée du Gapeau, et s'enfonce dans les riches terroirs aux rutilantes couleurs de porphyre rouge, au pied des monts des Maures. Il y a là une série de stations pittoresques, La Farlède, Solliès-Pont, d'où l'on peut aller à la chartreuse de Montrieux,

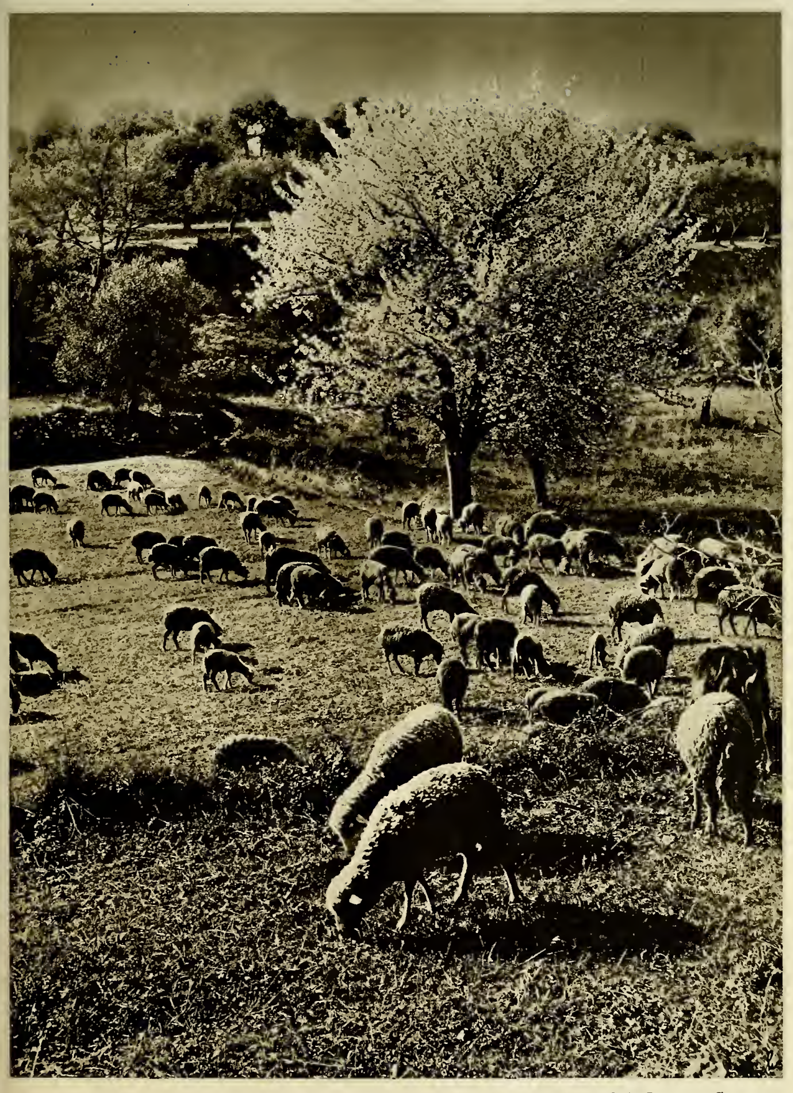


Photo Richard, Cannes

Pâturage provençal.

Cuers, devenue une importante station de dirigeables militaires, Puget, avec sa tour romane, Carnoules, au milieu des oliviers, des mûriers et des cerisiers, Pignans, d'où l'on monte à l'ermitage de Notre-Dame-des-Anges, Gonfaron, Le Luc et Le Cannet, Vidauban, où l'on atteint, avec l'Argens, l'ancienne limite du comté de Provence, Le Thoronet avec son abbaye cistercienne, et enfin Les Arcs, d'où un « tortillard » monte à Draguignan. Toute cette zone est riche, on y trouve de nombreuses magnaneries, de beaux troupeaux, et de vastes oliveraies. Aux environs, vers Fréjus, après Le Muy, parmi des éboulements singuliers, se dresse, isolé dans la plaine, l'énorme rocher de Roquebrune, pareil à une citadelle, au-dessus du village du même nom.

De Draguignan à Grasse, le trajet n'est pas moins séduisant. Ce ne sont que montées et descentes dans des sites délicieux et solitaires coupés par de nombreux viaducs. Il n'y a rien à dire de Figanières, Callas, Claviers, Bargemon, Saillans, Fayence, Montauroux ou Peymeinade, qui conduisent doucement à Grasse. On monte à celle-ci, par la



A Roquebrune.



Grasse. Place aux aires.

grande ligne P.-L.-M., de la gare de Cannes par un embranchement de quelques kilomètres traversant la plaine qu'arrose la Siagne et qui sépare la Bocca de Grasse.

Douce petite ville que celle-ci ! Elle se repose mollement au flanc d'une haute colline qui la garantit du mistral et l'offre en espalier aux rayons du soleil. Bien que la bénignité de son climat exceptionnel y ait attiré beaucoup de touristes et de convalescents, elle a gardé son caractère ancien et paisible. Elle a eu un passé historique, avec quelques épisodes aux temps des luttes entre les ducs de Savoie et les rois de France : Napoléon s'y arrêta au retour de l'île d'Elbe, avant de s'engager dans les Alpes pour marcher triomphalement sur Paris. Maintenant, Grasse se contente d'être la ville des fleurs. Fragonard l'exquis, et le farouche conventionnel Isnard, y naquirent. Il y a trois Rubens dans la chapelle de l'hôpital, une tour romaine au flanc de l'Hôtel de Ville, et une vieille cathédrale du XIIIe siècle, un charmant musée Fragonard dans l'hôtel-bijou qu'habita jadis la romanesque marquise de Cabris, sœur de Mirabeau, et un cours dont l'esplanade offre une vue admirable sur la vallée et le golfe de la Napoule. Mais c'est tout le pays qui est admirable. Ce n'est qu'un immense champ de roses, de jasmins, de tubéreuses, d'oran-

Champ de culture de lis.

gers, limité par des collines bleues, où un petit peuple de paysannes, secondées par des Piémontaises dures au travail, cueille les millions de fleurs que les parfumeries grassoises transformeront pour en enclore les précieuses essences dans des flacons désirés par le monde entier. Au soleil de mai, l'odeur de ces zones florales est presque insupportable à force de chaleureuse et intense volupté. Ce sont des heures bénies que celles qu'on passe à flâner sur les avenues qui partent de Grasse, ombragées de mimosas et d'eucalyptus, bordées par de luxueuses et paisibles villas d'où l'on aperçoit toujours la mer.

Les environs sont parsemés de villages ravissants. Du côté de la vallée de la Siagne, c'est Auribeau et Cabris : dans la direction de Cagnes, c'est Mouans-Sartoux



Au marché.



Puits a Grasse.

Photo Richard, Cannes

Grasse. Musée Fragonard. Chambre de Mme Cabris.

dans la plaine verdoyante, et Mougins sur la hauteur : du côté de Nice, c'est Magagnosc avec son église rustique, et Châteauneuf-de-Grasse, deux véritables sites ombriens, franciscains, et le village du Bar, groupant ses maisons safranées au-dessus du torrent du Loup, jailli d'une faille grandiose de la montagne. On est là tout ensemble dans une nature sauvage et dans une riante fécondité. Le Loup, qui descend des montagnes et fait un saut célèbre avant de déboucher de la gorge et d'aller se perdre dans la mer près de Cagnes, forme ici l'armature d'un des plus beaux paysages de France, peu ou point connu avant la guerre.

Et si l'on veut avoir une extraordinaire impression, on est sûr de la trouver en montant à huit cents mètres, par le « sentier du Paradis » ou plus aisément par la route du Bar, à ce village de Gourdon qui est un vrai nid d'aigles sous l'azur. Le plateau de la Sarrée, où



Buste de Fragonard par Deloye.



Le Bar. Danse macabre. Détail.

veille solitaire une image de saint Laurent, est comparable aux régions de la Kabylie.

Jusqu'à ces dernières années, tout ce pays âpre et suave était ignoré des hivernants de la Côte d'Azur : peu ou point de routes, peu ou point d'auberges, un simple chemin de fer à voie étroite, lent et rare. L'auto a changé tout cela. Durant le bombardement de Paris en 1918, beaucoup d'enfants de Paris, mêlés d'étrangers de pays amis,



Grasse. Retable. Les saints Clément, Honorat, Lambert. Dans les petits panneaux, à gauche saint Sébastien, sainte Barbe, saint Bernardin. A droite saint Laurent, sainte Agnès, saint Pierre de Vérone.

ont trouvé là un refuge, ont appris à chérir ce coin de terre, s'y sont fixés ou y sont revenus; et ces villages sont en pleine transformation. Les gens qui ne connaissaient que le littoral et ses plaisirs, et pour qui ces premiers contreforts des Alpes Maritimes n'étaient qu'une sorte de toile de fond, viennent fréquemment maintenant dans ces parages. Ceux-ci garderont pourtant encore assez longtemps leur caractère. Ils sont habités par une race indolente qui tient plus à ses coutumes qu'au profit, et se méfie du modernisme. Elle est, tout en critiquant volontiers le « capelan », très fidèle aux offices, à la crèche de Noël ornée de ces « santons » naïfs qui représentent tous les personnages villageois venant offrir au petit Jésus les cadeaux de leur métier, jusqu'au rémouleur qui, n'ayant rien d'autre à donner, repassera les couteaux de la Sainte Famille. L'abondance des chutes d'eau a permis d'installer l'électricité dans les coins les plus ignorés : mais il n'est pas rare de voir les intérieurs paysans éclairés par l'antique « calèn » de terre cuite ou la bougie de zinc où monte une mèche imbibée d'huile. Les procédés de culture sont encore tout antiques, et le type romain ne s'est pas perdu. On est à la fois en Piémont par les



Moutons transhumants dans la vallée du Var.



Gorges du Loup. Cascade du Pas de l'Échelle.



Vence. Fontaine de la Foux.

caractères et en Toscane par le paysage. Quiconque aura vu cette région grassoise sera peu surpris en arrivant à San Gimignano ou à Orvieto.

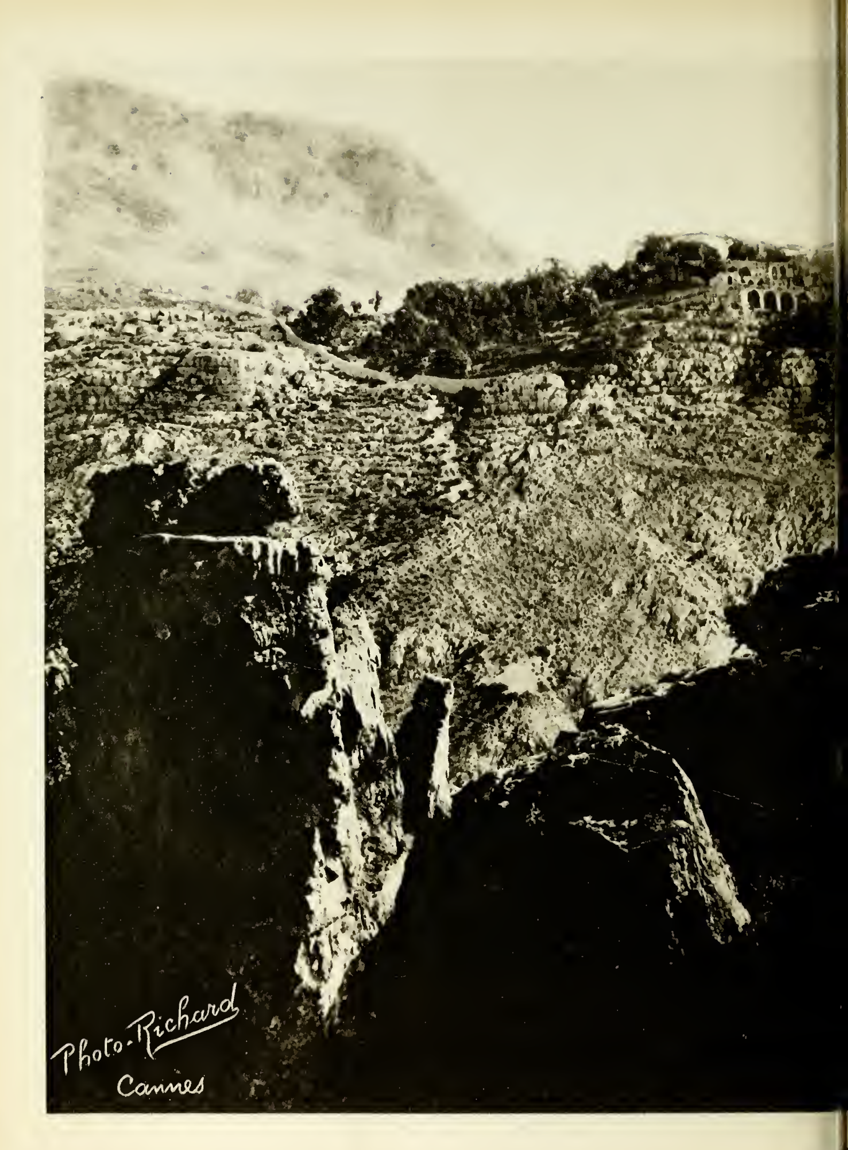
En dépassant les gorges du Loup vers l'est, on surplombe une vallée sauvage et on arrive au bourg de Tourrettes qui, massant sur un pic ses maisons dorées, parmi des ruisseaux de lave, rappelle encore les « décheras » arabes. Tourrettes est très représentatif des villages de toute cette région : fortifiés, juchés sur des escarpements, ils disent combien cette nature paradisiaque a été le théâtre d'invasions, d'assauts, de razzias, combien elle a été piétinée par les Sarrasins et les soudards de toutes nations, combien ses habitants ont vécu dans l'alerte incessante, dans la désolation des récoltes détruites qu'ils regardaient brûler du haut des remparts derrière lesquels ils s'étaient réfugiés. Si la Provence est pauvre, c'est que le repos lui a toujours été refusé, qu'elle a subi la fatalité d'être une marche-frontière. Après Tourrettes, Vence apparaît, assise sur une colline ronde que surplombent



Porte du château de Tourettes-sur-Loup.



Tourettes-sur-Loup. Une rue.



LE



DON.



Saint-Jeannet. Fontaine.

encore quelques-unes de ses courtines. C'est une très vieille petite cité qui a des restes gothiques, une belle cathédrale à cinq nefs des Xe et XIIe siècles, modifiée au XVe siècle, avec d'admirables stalles de la même époque. Antoine Godeau, « le nain de Julie », qui récitait ses vers galantins à l'hôtel de Rambouillet et fut même académicien, était évêque de Vence : cet évêché a été supprimé. Vence se contente d'être un séjour de plaisance pour de nombreux amateurs de sa paix et de son pur climat. Du côté de la plaine qui la sépare de la mer, elle touche à Villeneuve-Loubet et à ce village fortifié de Saint-Paul-de-Vence qui a une silhouette si curieuse et si fière, auprès des ifs et des cyprès qui semblent le garder comme des hallebardiers. C'était jadis un lieu délicieusement calme, mais les peintres l'ont envahi, et surtout les « fauves » cosmopolites y ont introduit le tapage et le cocktail. Du côté



Saint-Paul-de-Vence. Fontaine.



Saint-Paul-de-Vence.

de la terre, Vence peut contempler l'énorme « Baou », colosse de granit dressant sa pyramide de huit cents mètres au-dessus du village de Saint-Jeannet, dans un site à la fois désertique et fleuri qui a aussi tenté bien des peintres. Le hameau voisin de la Gaude, tout virgilien, doit sa célébrité locale à ses vins délicieux. De là, après le bourg de Gattières, on descend dans les pierrailles de « la gueuse parfumée » vers un vaste paysage fluvial. Le Var est là, le Var que Vauban maudissait pour sa violence sournoise. Il a l'air de dormir, de se perdre en rigoles entre des îlots de sable et de cailloux, aussi paresseux que la Loire, mais ses réveils sont brusques et terribles. Les méandres de son eau verte se dessinent jusque vers la Méditerranée vaporeusement bleue où il se perd. En avant, ce sont des plans successifs de montagnes, dont les sommets les plus éloignés étincellent de neiges sous le soleil : c'est le prélude des grandes Alpes. En face, c'est la ligne des collines couvertes de vignobles qui dissimulent Nice. Et ici finit la Provence authentique.



Saint-Jeannet et son baou.

Vallée du Var. Le Broc et les Alpes.

DU VAR AU VENTOUX

LE HAUT VAR



On remonte le Var en longeant de hautes falaises rocheuses, creusées de tunnels, et dominées par quelques villages-forteresses comme Le Broc, Gilette, La Roquette, qui furent les théâtres de maints combats, sous la Révolution, entre les Austro-Sardes et les « bleus » de Masséna. Il y a là déjà des sommets qui atteignent, comme celui du Mont Vial, plus de quinze cents mètres. Lorsqu'on arrive au pont Charles-Albert, on se trouve au confluent du Var et de la Vésubie. Ce pont est le seul qui franchisse le Var, avec le pont de la Manda où passe le Sud-France de Grasse à Nice. Il est ainsi nommé



Touët-de-Beuil et la vallée du Var.

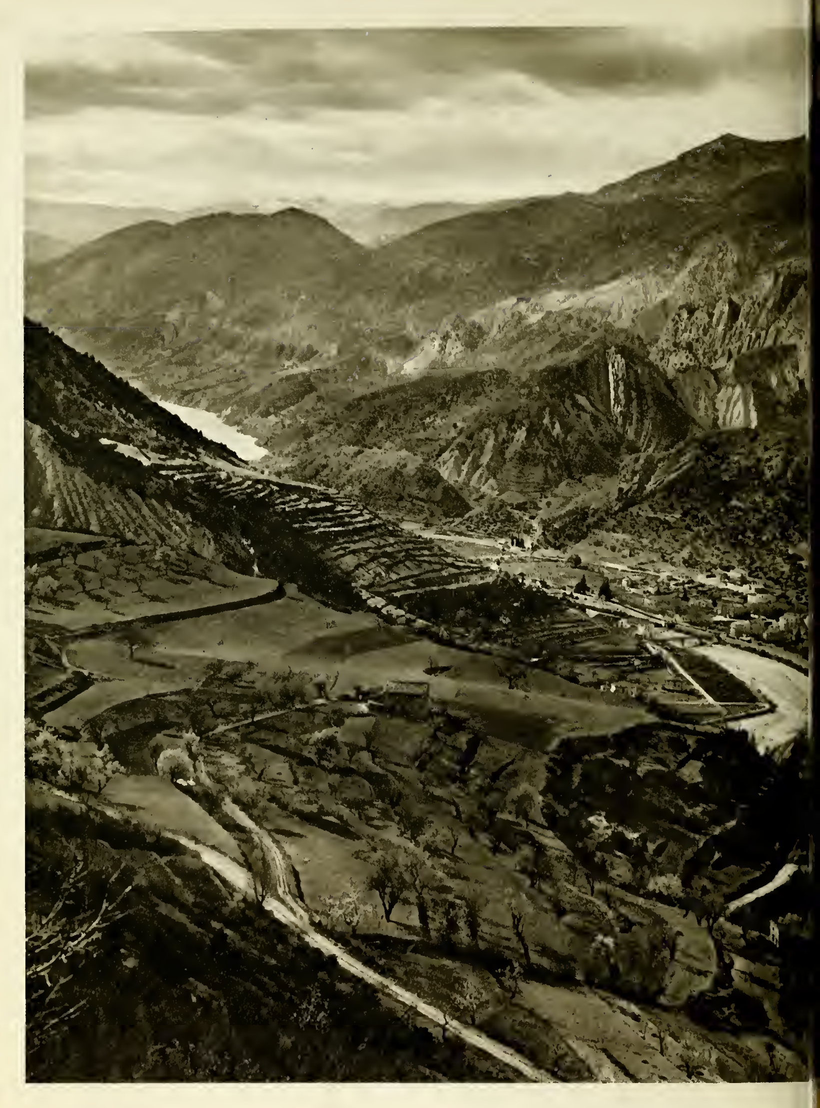
en mémoire de l'héroïque Charles-Albert, roi de Piémont et de Sardaigne, duc de Savoie, vaincu dans une lutte trop inégale par les Autrichiens à Custozza et à Novare. Il abdiqua en faveur de son fils Victor-Emmanuel II, auquel il était réservé de réaliser le royaume d'Italie, et qui devait, après Solférino, céder la Savoie et le comté de Nice à la France. Charles-Albert avait fait beaucoup pour la bonne administration de cette région et le bien-être de ses sujets. Son souvenir est loin d'être éteint parmi eux.

Continuons de remonter le fleuve tumultueux. Il nous conduira à une nouvelle faille, celle qu'ouvre la rivière de la Tinée, avec des villages comme Saint-Sauveur et Saint-Etienne, à travers les gorges de la Mescla. Le Var est devenu très étroit, la voie et la route, resserrées entre les rochers, le traversent et retraversent plusieurs fois. Seuls les estivants maintiennent encore un peu d'animation dans ces lieux où précisément ils viennent chercher solitude et paix, loin du luxe et de l'enfièvrement de la côte. On peut faire à la Bercia, à Rabuons, des ascensions de trois mille mètres, avec lacs d'altitude et cascades. Une de celles-ci se révèle de la façon la plus originale dans le village de Touët-de-Beuil : elle jaillit en effet dans l'église même, qui est bâtie sur elle, et dans la nef on se penche sur une sorte de puits pour voir

ruisseler l'eau du torrent. Il est impossible d'exprimer l'aspect fantastique de tous ces bourgs plantés à la diable sur des escarpements, avec leurs chalets colorés qui sentent déjà le Dauphiné et le Piémont. Il est non moins impossible de dénombrer, en ce court volume, les histoires locales. C'est à Aiglun que Mistral a placé Esterelle, la dernière descendante des princes des Baux, dans son grand poème national de *Calendal*. Le poème s'achève à Cassis. Les félibres y ont dernièrement érigé, au bord de la mer, une statue au jeune pêcheur Calendal, personnage imaginaire symbolisant l'énergie et l'idéalisme de l'adolescence provençale : mais il n'y a point, à Aiglun, d'image de la jeune fille-fée. C'est à Beuil que tenaient leur cour les orgueilleux comtes dont le dernier, Annibal, fut étranglé par ordre du duc Charles-Emmanuel de Savoie après des péripéties farouches. C'est à Saint-Blaise que naquit Masséna. L'histoire



La Roquette-sur-Var et la vallée du Var. (Photo obtenue sur plaque infra-rouge.)



Puget-Théniers et la vallé



L ROUTE DU COL SAINT-RAPHAËL.



et la légende se mêlent encore assez vivacement dans toute la région de l'Estéron.

De Touët-de-Beuil, on peut gagner les étonnantes gorges du Cians, qui creusent le roc durant vingt kilomètres jusqu'à Beuil. On peut aussi les atteindre par Puget-Théniers, qui n'a rien de curieux que son retable, ses remparts et qui ne compte pas quinze cents habitants, mais n'en est pas moins, avec Grasse, une des sous-préfectures des Alpes-Maritimes. De là, on va à Entrevaux, qui est une très curieuse

Puget-Théniers. Retable. Notre-Dame de Secours entourée des saints Martin, Nicolas de Tolentino, Bernardin de Sienne et Jacques le Majeur.

forteresse médiévale presque intacte, une sentinelle avancée des ducs de Savoie, commandant la haute vallée du Var. Il n'y a qu'une entrée, flanquée de grosses tours, précédée d'un pont sur le fleuve et d'un pont-levis, et les ruelles sont si étroites que les voitures n'y sauraient circuler. Entrevaux est un parfait décor de drame romantique. Ne résistons pas au désir de faire de là un nouveau crochet vers le pont de Gueydan, en dos d'âne, très ancien, qu'en double un plus moderne. Là commencent les



Puget-Théniers. Vieilles maisons.



Entrevaux.



Gorges de Daluis.



Gorges du Cians.

fameuses gorges de Daluis qui éclipsent celles du Cians, et qui sont une des merveilles de cette magnifique région. Nous sommes ici dans un dédale de montagnes, de ponts, de tunnels, de routes sinueuses tracées avec la plus grande hardiesse et une extrême logique dans leur caprice apparent; l'œuvre des ingénieurs a été aussi méritoire que peu vantée en cette zone où se fraie maintenant à l'auto la grande route des Alpes de Nice à Evian. Dans le val d'Entraunes est encore le bourg de Guillaumes, jadis place de guerre créée par le comte Guillaume II de Provence : car nous sommes ici bien loin d'Arles ou d'Aix, mais nous sommes toujours en Provence, et les mœurs et le patois nous le disent, nous y sommes infiniment plus qu'à Nice ou à Antibes. Mais nous sommes aussi au seuil des hautes régions alpestres, vers le col de la Cayolle, le mont Pelat, la cascade et la source du Var, le lac d'Allos, généralement entre deux mille cinq et huit cents mètres d'altitude. Et nous allons vers Barcelonnette, la seule sous-préfecture de France qui n'ait pas encore une gare. Elle ne profite même pas du modeste Sud-France, si souvent raillé, traité de



Annot. Un vieux coin.



Entrevaux. La citadelle.

« tortillard » et de « train-chenille », et qui est pourtant si utile, et qui représente tant d'efforts persévérants. Sans lui, la région entière eût été abandonnée : et on a peine à croire que des journaux y parviennent, et que ces bourgs ou hameaux perdus aient des « correspondants » qui donnent chaque matin la chronique de leur petite vie dans les feuilles niçoises que parcourt nonchalamment le flâneur de la Promenade des Anglais. Mais un regain d'activité est apporté à la belle saison par les alpinistes de plus en plus nombreux que tentent les splendeurs naturelles des Basses-Alpes.

Son isolement n'empêche point Barcelonnette d'être fort riante. Renonçons à faire ce que les guides feront bien mieux que nous : établir un tracé en tout ceci. Disons seulement que jadis il était presque impos-



Mous



-Marie.



Le lac d'Allos.

sible de songer à explorer, pédestrement ou en carriole, de pareils paysages, et que maintenant, avec l'auto, on peut s'offrir quelques adorables journées de sain vagabondage, et trouver aussi, grâce à elle, des gîtes suffisants et de fort bons repas dans les coins les plus modestes, car les habitants ont compris qu'enfin l'on venait à eux et que leur avantage était là. Nous sommes ici assez près des sources du Verdon. Ne quittons pas Barcelonnette sans dire qu'elle doit son nom à Raymond Bérenger, comte de Provence, originaire de cette maison de Barcelone dont on trouve les seigneurs mêlés à toute l'histoire guerrière des Baux. La France et la Savoie se la sont disputée jusqu'au traité d'Utrecht où la France l'acquit en échange de Château-Dauphin. Barcelonnette a été bombardée, prise et reprise bien des fois, selon le triste destin des villes-frontières; elle essaime beaucoup de ses habitants au Mexique, on les y connaît bien, et ils y font assez souvent fortune dans le commerce des nouveautés. Elle est sise dans cette charmante vallée de l'Ubaye, rivière descendant du mont Viso pour aller se jeter dans la Durance, le grand fleuve transversal de la Provence. Et c'est d'elle qu'on se peut le mieux rendre à Allos, à son lac mélancolique, à ses forêts sombres et, plus loin encore, à ce col de Larche ou de l'Argentière, à la frontière



Cañon du Verdon.



Riez. Les colonnes antiques.

italienne, par où passa si hardiment, en 1515, l'armée de François Ier allant chercher son triomphe à Marignan.

DIGNE ET SISTERON

Puisque nous sommes dans la région du Verdon, dirigeons-y notre auto imaginaire avant de continuer sur Digne, et prions le lecteur de consulter la carte sans laquelle il s'égarerait dans ces méandres de monts et de vallées. Il verra que cette partie de la Provence forme un triangle allongé dont la base est dans les monts des Alpes-Maritimes et des Basses-Alpes, et dont les deux autres côtés sont dessinés par la ligne de Meyrargues à Nice, au sud, et par le cours de la Durance de Meyrargues à Digne, se prolongeant vers le nord-est par le cours de la Bléone presque jusqu'au Pelat. Meyrargues forme la pointe de ce triangle renversé.

Or, le Verdon, né au pied du Pelat, traverse obliquement toute l'étendue du triangle, pour aller se jeter dans la Durance : et c'est une des belles rivières françaises. Du bourg d'Annot, encore plein de logis du XIIe siècle,



Digne. La grande fontaine.



Digne. Rue de la Préfecture.

ombragé par de splendides châtaigniers, et où les Niçois font si volontiers des séjours d'été, on peut bientôt gagner la plaine de Beauvezet, et ce qu'on appelle le « cañon » ou les gorges du Verdon. Pourquoi ces merveilles ne sont-elles pas aussi réputées que les gorges du Tarn ou autres lieux fameux ? Il y a là tout ce que la nature peut réunir de plus émouvant, un paysage autrement « wagnérien » que les burgs rhénans trop vantés. Quiconque s'y sera aventuré restera partagé entre le dépit de voir un tel lieu si peu connu encore, et la satisfaction de penser que le snobisme n'y a encore rien banalisé. S'il est, selon l'expression de Flaubert, des endroits si beaux qu'on voudrait les serrer sur son cœur, il en est aussi que l'on voudrait garder pour soi seul. Parle-t-on jamais de Riez ? C'est une petite ville déchue, une de ces douces mortes provençales, dans un site embaumé. On y trouve pourtant au milieu d'une prairie un groupe de quatre colonnes de style corinthien qui, intactes, dressées sous l'azur, égalent en pathétisme et en grâce les plus nobles sœurs du forum romain, d'Ostie, de Pompéi. Proviennent-elles d'un temple, d'un amphithéâtre ? On ne sait. Les quatre colonnes de Riez sont une des gloires de la Provence antique. Huit autres ont été,



Digne. Notre-Dame du Bourg.

non loin d'elles, murées dans une sorte de baptistère maussade, bâti avec des débris païens. Mais celles-là sont libres. Il faut que des colonnes soient baignées d'air. Celles-là ont l'air de danseuses tanagréennes dans un décor de Théocrite. Et ce sourire des divinités disparues prélude au plus formidable amoncellement de blocs qu'un bouleversement titanique ait pu créer. Qui donc, à part quelques peintres qui commencent d'y venir, parle comme il le faudrait d'un lieu tel que Moustiers-Sainte-Marie? Cette minuscule cité, où l'on fabriqua jadis, aux XVIIe et XVIIIe siècles, des faïences très recherchées, semble suspendue entre deux colossales aiguilles rocheuses comme la « Durande » de Victor Hugo, dans *Les travailleurs de la Mer.* entre ses deux écueils. On ne peut la comparer qu'à ces architectures invraisemblables que le caprice savant des grands fresquistes du Trecento édifiait derrière leurs pieux personnages. Et pour comble, de l'une à l'autre aiguille, part une chaîne soutenant une étoile de métal que le vent balance : un croisé revenu de Palestine fixa là, dit-on, cet étrange ex-voto, respecté par les siècles, la bourrasque de montagne et la Révolution. Et en contraste avec ce site terrible, il n'y a point de prairies plus vertes, plus douces, que celles qui se déroulent aux pieds de ces falaises plus sinistres que celles de la pointe bretonne du Raz et de



Apt. Trésor de la cathédrale. Enfant Jésus du XIVe siècle.

l'enfer de Ploumanach. La partie inférieure du cours du Verdon n'a plus cette beauté, jusqu'à Castellane qui est une vieille petite ville insignifiante, reliée uniquement au reste du monde par un autobus de Grasse. Et le Verdon n'est plus, jusqu'à sa jonction avec la Durance qu'une gentille rivière. Mais ses gorges, quelles inépuisables beautés ne recèlent-elles pas !



Apt. Clocher central de la cathédrale.

Revenons à Puget-Théniers et de la région d'Entrevaux et du pont de Gueydan pour reprendre la route de Digne. Le paysage ne sera pas moins beau, par le chemin d'Annot, de Saint-Julien, de Colmars, de Saint-André-de-Méouilles, de Barrême, de Chabrières. Et voici, sur les bords de la Bléone, Digne, l'antique *Dinia* des Romains, avec une assez belle cathédrale et une Notre-Dame romane. Peu de chose à dire de cette cité qui n'a pas plus de quatre mille habitants, bien que chef-lieu des Basses-Alpes. Ouvrez un guide : il vous dira sèchement qu'elle était plus importante autrefois, mais que les guerres de religion l'ont ravagée. Ces quelques mots sont fatidiques : à combien de villes provençales faut-il les appliquer ? Et ici comme ailleurs on déserte, on s'expatrie. Il n'y a que dans la Provence



Barcelonnette.
Monument aux Morts par Landowsky.



Sist



ÉRALE.

Castellane. Vue générale et chapelle Notre-Dame du Roc.

aixoise et arlésienne, la Provence mistralienne, qu'on garde intacte la fidélité pauvre et fière à la terre aimée, la terre de la dignité romaine et du christianisme médiéval.

De Digne descendent vers le sud-ouest provençal, c'est-à-dire vers Aix et Avignon, deux routes, deux voies ferrées qui n'en forment qu'une seule, par Peyruis, jusqu'à Volx. La route qui bifurque vers Avignon jette un tronçon qui atteint Forcalquier, autre sous-préfecture perdue dans les collines. C'était le *Furnus calcarius* du haut moyen âge, une petite place de guerre. La mainmise romaine s'atteste encore à Céreste, qui garde une tour, des glacis, deux ponts impériaux ; et on arrive en vue des montagnes du Lubéron, dans le Vaucluse, à Apt, l'*Apta Julia* romaine, que ne recommandent pas seulement ses confise-

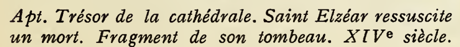


Apt. Trésor de la cathédrale. Saint Elzéar resssucite un noyé. Fragment de son tombeau. XIVe siècle.

Forcalquier.

ries. C'est une ville charmante, avec une église du xie siècle, des rues curieuses, et des paysages attrayants. Ancien évêché, c'est une cité digne d'une visite. Plus loin, on peut s'arrêter à Bonnieux, qui est moyenageuse, fortifiée, avec une église du xiie siècle, et quelques stations mènent à Cavaillon, c'est-à-dire aux portes d'Avignon. D'autre part, de Volx, on pourra descendre la vallée de la Durance. On trouvera Manosque, fort intéressante avec ses remparts, sa porte Saunerie, sa Notre-Dame romane, ses beaux boulevards. C'est de Manosque qu'on gagne le plus commodément Gréoulx et Moustiers-Sainte-Marie. On atteindra ensuite, après cette patrie du romancier Elémir Bourges, Mirabeau, dont le château fut un des séjours préférés de Maurice Barrès; Pertuis, auprès duquel est la magnifique ruine du château





Apt. Trésor de la cathédrale. Saint Elzéar ressuscite un mort. Fragment de son tombeau. XIVe siècle.

de la Tour d'Aigues, et on rejoint enfin, au croisement de Meyrargues, soit Aix, soit Avignon par Cavaillon.

Nous faisons ainsi, par une courbe vaste, le tour de la région où se dresse le Ventoux. Mais si nous voulons le faire par



Château de la Tour d'Aigues.



l'est et le nord, revenons à Digne, et gagnons Sisteron, dans la direction de Grenoble.

Sisteron, sous-préfecture des Basses-Alpes, ville de quatre mille âmes à peine, nous saisira par sa beauté ! Elle est au confluent de la Durance et du Buech. Elle a une enceinte, une cathédrale médiévale remarquable. Elle a, surtout, sa citadelle, au profil inoubliable, sur un roc prestigieux.

C'était la gardienne vigilante de la route de la Provence, au seuil du Dauphiné, et les deux natures sont nettement définies : on arrive à Sisteron après de longs

Sisteron. Tour de l'enceinte et l'ancienne cathédrale Notre-Dame.



Sisteron. Guérite du Diable.

défilés escarpés, farouches, bordant un fleuve furieux, et sitôt passé le défilé suprême, on découvre vers Grenoble un paysage riant, suave, bleu, d'une tendre fécondité.

Et ici s'arrêtera notre périple. Nous aurons fait le tour de toute la Provence.

Nous nous retrouverons face du Ventoux, à l'ouest, derrière lequel sont Carpentras, Orange et la vallée du Rhône. De Sisteron au Ventoux, il n'y a plus que des plaines pierreuses et solitaires.



Environs de Digne. Les rochers de Courbon et la vallée de la Bléone.



Pâturage sous les oliviers.

CONCLUSION

Nous aurons tâché de tout voir au passage, de tout énumérer : mais aurons-nous tout dit ?

L'essentiel, c'est l'âme, et ici elle est bien difficile à saisir et à définir, pour « un homme du Nord »; c'est-à-dire, pour tout Méridional, un étranger avec lequel on peut bien sympathiser, mais auquel on renonce d'avance à expliquer une intimité aussi subtile que le parfum même du thym.

Cette âme provençale est essentiellement faite d'ordre, de foi, de dignité et de mesure. Ne donnons pas trop d'importance au penchant, si souvent plaisanté, à l'exagération, à la griserie, au travestissement des faits : ce n'est que le jeu verbal d'une race éloquente et imaginative, un tour d'esprit comme celui qui fait de l'Italie le pays des superlatifs. Le Provençal se plaît à enjoliver, mais il ne croit guère ce qu'il invente, au fond. C'est un réaliste grave. C'est un Romain. Rome a fondé indestructiblement sa mentalité. Le christianisme n'est venu qu'après, pour s'y agréger harmonieusement. Nous sommes ici en terre païenne, autant que chrétienne, antique autant que médiévale. Enclave latine et grecque en terre gallo-franque, la Provence est un admirable musée archéologique, mais ses habitants restent les contemporains vivants des belles colonnes blessées et des arènes désertées.

L'extrême cohésion de leurs traditions, de leurs idées, de leurs coutumes, leur attachement à un passé féodal et princier qui fut très grand, les disposaient entre tous à un séparatisme résolu. Ils ont répugné au centralisme excessif que le jacobinisme, après la monarchie, voulait leur imposer pour sceller l'unification française. Ce conflit, aussi spirituel

que matériel, est fini : et le félibre le plus échauffé ne songerait plus à faire de la Provence une revendicatrice comme la Catalogne, et à ressusciter un royaume d'Arles. Mais la Provence avait sa haute civilisation : elle ne l'a point oubliée. Elle avait sa langue : elle l'a sauvegardée. L'effort admirable de Mistral et de ses amis, à un moment décisif, a rendu cette langue intangible. Mais une œuvre comme *Mireille* elle-même, malgré sa magnificence, ne fût demeurée que comme un monument isolé, une ruine imposante, si elle n'avait été soutenue par l'assentiment de tout un peuple fidèle à son parler mélodieux, incantatoire, latin, et pur. L'Académie française songea, en appelant Mistral, poète de langue d'oc, à sceller l'union symbolique des langages provençal et français. Mistral déclina l'honneur parce qu'il tenait à 'garder distinctes une littérature et une poésie spéciales. Ce désir de distinction est inné chez les Provençaux les plus dévoués au génie de la France et au destin national : et il vaut d'être respecté.

Ni les vicissitudes, ni l'ensablement rhodanien, ni aucune des causes de langueur économique que nous avons citées au passage, n'empêchent la Provence d'être une magnifique région sous un ciel dont la lumière est un bienfait pour l'âme comme pour le corps. Quand, en quelques jours, on peut passer de l'Avignon papale au sanctuaire des Saintes-Maries, aux ruines médiévales de Montmajour ou des Baux, aux ruines romaines d'Orange et d'Aı les, à l'éclatante Marseille, aux bois du Lubéron et de la Sainte-Baume, à la banlieue de Toulon, aux Iles d'Or, à la vallée de la Durance, à Moustiers, aux gorges du Verdon, à Sisteron, en écoutant partout retentir cette langue chantante et le cri des cigales, comment ne pas être conquis, comment ne pas aimer tant de noblesse, de joie, de charme, comment ne pas s'abandonner, comme en Italie, au prestige du passé vivant ?



Pêcheurs à Saint-Mandrier.

TABLE DES MATIÈRES

LÉGENDES DES LETTRINES

Les photographies illustrant cet ouvrage sont dues à MM. :

Ansaldi, de Marseille
Photographies des pages 210, 219 haut.

Archives Photographiques, de Paris
Photographie de la page 175.

Arriat, de Clermont-Ferrand
Photographies des pages 140, 143.

Audbert, d'Aix
Photographies des pages 80 haut, 82.

Baraillé, de Mazamet
Photographies des pages 78 haut, 116, 224.

Bartesago, d'Avignon
Photographies des pages 30, 41 haut.

Baruzzi-Ostal, de Nice
Photographies des pages 142, 163, 164 bas, 169, 182, 194 haut, 195, 197 haut, 202 bas, 203, 204, 205, 206, 208-209, 212 bas, 213, 214 haut, 216-217, 221, 223.

Bernheim, de Nîmes.
Photographie de la page 111 haut.

Bertault, de Paris
Photographies des pages 9, 13, 15, 16, 19, 20, 21, 22 haut droite, 22 bas, 23, 26, 27, 28, 29 haut 31, 32-33, 36, 37, 38, 39, 40, 41 bas, 42, 43, 44, 45, 50, 51, 52, 53, 55, 58, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 68 69. 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78 bas, 83, 86 bas, 88, 90, 92 bas, 96-97, 99, 100, 101, 102, 103, 105 118, 119 haut, 124, 125 haut, 126 bas, 131, 138, 148, 150, 151, 152, 153, 177.

Braun, de Mulhouse-Dornach
Photographies de la page 80 bas, 149 bas.

Bulloz, de Paris
Photographies des pages 144-145, 146, 147, 149 haut.

Burthe d'Annelet, de Paris
Photographies des pages 81, 86 haut, 179.

Compagnie aérienne française, de Paris
Photographie de la page 56-57.

Fontaine d'Albert, de Marseille
Photographie de la page 130.

Garagnon, de Gap
Photographies des pages 215 bas, 220 bas, 222.

George, d'Arles
Photographies des pages 8, 93, 108, 109, 110, 112, 115, 168 bas, 180.

Giletta, de Nice
Photographies des pages 187 bas, 202 haut.

Abbé Gontard, d'Apt
Photographies des pages 214 bas, 215 haut, 218 bas, 219 bas.

Guyon, de Saint-Brieuc
Photographie de la page 154 haut.

Keystone, de Paris
Photographies des pages 17, 95.

Madame G. Krull, de Paris
Photographies des pages 123 haut, 155, 167 bas, 178 bas.

Levy et Neurdein, de Schiltighem
Photographies des pages 18, 29 bas.

Maniezzi, de Nice
Photographies des pages 168 haut, 176, 178 haut, 183 haut, 184 haut, 185, 188, 190, 191, 194 bas, 196, 198, 199, 200-201, 218.

Mas, de Paris
Photographie de la page 197 bas.

Massemy, de Grenoble
Photographies des pages 14, 54, 59, 67, 79, 84, 85, 87, 89, 91, 98, 104, 106, 107, 111 bas, 113, 117, 119 bas, 132, 162, 167, 172, 173 haut, 174.

Mougins, de Marseille
Photographies des pages 122, 125 bas.

Musée Municipal de Vaison-la-Romaine
Photographies des pages 22 haut gauche, 24, 25.

Piganiol, de Paris
Photographie de la page 207.

Richard, de Cannes
Photographies des pages 181, 186, 192-193.

Roubier, de Paris
Photographies des pages 94, 114, 123 bas, 126 haut, 127, 134, 135, 154 bas, 158, 184 bas.

Touring-Club de France, de Paris
Photographie de la page 220 haut.

Yvon, de Paris
Photographies des pages 34, 35, 48-49, 62, 92 haut, 120-121, 128, 129, 133, 136-137, 139, 141, 156, 157, 159, 160-161, 164, 165, 166, 170, 171, 189.

GRAVURE ET IMPRESSION
SADAG
BELLEGARDE (AIN)
MCMXXXV

Héliogravure SADAG, Bellegarde

